

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement
Jan Duren — Eugène Forman
Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen
Emile Verhaeren
Nicolas Welter

N° 6

1 X 1907

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 6.

INHALTSANGABE VON N° 6.

JOSEPH HANSEN :	<i>Emile Verhaeren</i> , étude littéraire.....	Page	129
FRANZ CLEMENT :	<i>Brunnenvergiftung</i>	Seite	157
EMILE VERHAEREN :	Poèmes { <i>Le Sorbier</i>	Page	161
	{ <i>Ces fleurs</i>	"	162
NICOLAS WELTER :	Gedichte { <i>König Landstreicher</i>	Seite	163
	{ <i>Bei offnem Fenster</i>	"	165
FRANZ CLEMENT :	<i>Exlibris</i>	"	166
JAN DUREN :	<i>Mari Pulsa</i> , Impressions de Hollande	Page	167
FRANZ CLEMENT :	<i>Der Wahn des Meisters</i> III (Schluss)	Seite	177
MARCEL NOPPENNEY :	Poèmes { <i>Appréhension</i>	Page	183
	{ <i>Cependant que tu dors</i>	"	184
EUGÈNE FORMAN :	<i>Puckis Erdenfahrt</i> (Roman) 8 u. 9 ..	Seite	185
PAUL PALGEN :	Poèmes { <i>Haine</i>	Page	196
	{ <i>J'ai baisé sur les yeux</i>	"	197
FRANZ CLEMENT :	Gedichte { <i>Meeresklage</i>	Seite	198
	{ <i>Meeressonne</i>	"	199
MARCEL NOPPENNEY :	<i>Sully Prudhomme</i>	Page	200
"	<i>Les Revues</i>	"	201
FRANZ CLEMENT :	<i>Deutsche Litteratur</i> (Monatsrundschaу)	Seite	205

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.

Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.

Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét.

Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.

Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.

Café du Commerce — Place d'Armes.

Café Français — Place d'Armes.

Café Jentgen — Place d'Armes.

Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.

Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**
bereitet
ist



**BUFF'S
BITTER**

der beste
der Welt!

Alleiniger Fabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de

CIGARES

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE — HAMBURGS STOLZ — DIPLOMATOS

CIGARETTES © LÖWES PIPES © TABACS FINS

EN VENTE

à la librairie **Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous
les ouvrages mentionnés dans „Floréal.“

Alle in „Floreal“ erwähnten Bücher sind zu haben
in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

EMILE VERHAEREN.¹⁾

Quand Emile Verhaeren publia son premier recueil de vers : *Les Flamandes*, les partisans de la théorie du milieu et de la race durent s'applaudir de rencontrer une aussi éclatante confirmation de la loi générale qui régit, selon Taine, la production de l'œuvre d'art. Vraiment, le poète leur avait donné trop beau jeu. Jamais concordance plus exacte n'avait lié une œuvre à son milieu; jamais poète n'avait été plus complètement l'expression de sa race. La voilà bien, l'âme de la grasse Flandre, l'antique nourrice de la vie corporelle! C'est merveille de la voir revivre dans les couleurs opulentes avec lesquelles Verhaeren nous évoque la verte immensité des plaines et des plaines, l'interminable ondulement des labours, le damier émeraude

¹⁾ Oeuvres lyriques d'Emile Verhaeren : *Les Flamandes* (1883), *Les Moines* (1886), *Les Soirs* (1887), *Les Débâcles* (1888), *Les Flambeaux noirs* (1890), *Au Bord de la Route* (1891), *Les Apparus dans mes chemins* (1891), *Les Campagnes hallucinées* (1893), *Les Villages illusionnaires* (1895), *Les Villes tentaculaires* (1895), *Les Heures Claires* (1896), *Les Visages de la Vie* (1899), *Petites Légendes* (1900), *Les Forces tumultueuses* (1902), *Les Heures d'après-midi* (1905), *La Multiple Splendeur* (1906). *Toute la Flandre* est en cours de publication; deux tomes ont paru : *Les Tendresses premières* (1904) et *La Guirlande des Dunes* (1907).

des cultures toutes regorgeantes d'une abondance grossière et vautrées en leur molle paresse sous la lourde touffeur d'un ciel bas et brumeux. Ne se déploie-t-elle pas, l'âme des Flandres, dans les touches fortes et fraîches, à la Téniers, que trouve le poète, lorsqu'il peint les fermes aux pignons coiffés de tuiles et flanqués de meules en dôme ainsi que de donjons, les granges et les greniers où dorment les récoltes dans un silence profond et lourd, les étables où les bœufs dressent le roc de leurs croupes altières ; les vergers où pommes et poires allument leur chair, pareilles à des seins pourprés et mûrs ; les basses-cours où s'ébattent les porcs roses et frais dans le ballottement laiteux de leurs mamelles ; les cuisines reluisantes où le lait, crémant dans des jarres de grès, garde sa blancheur froide et vierge au milieu des jambons suant leurs graisses et leurs sangs, et des boudins crevant leur peau ? Et ces pittoresques intérieurs de cabarets où de plantureuses commères versent, à longs jets, de superbes vins clairs aux grands buveurs attablés en cercle,

menton gluant, gilet ouvert,

De rires plein la bouche et de lard plein le ventre !

Elle flambe, l'âme du terroir flamand, dans la joyeuse ivresse qui transporte le poète à la pensée des soûleries et des ripailles dont l'âcre relent emplît l'air les soirs de kermesses, ou encore des combats chair à chair de gouge avec son mâle, des emmêlements farouches, des ruades de débauche dont les spasmes râlants montent

du creux des fossés les lendemains d'orgies. N'est-ce pas la même fièvre de franche sensualité qui brûlait la main de Rubens quand, pour créer ses Madeleines et ses Madones aux nudités toutes païennes, ses reines et ses déesses somptueuses, dont les poitrines s'épanouissaient sur la toile comme de gros bouquets de chair, ses nymphes aux croupes épaisses où cascadaient des cheveux d'or, il faisait rougeoyer sous leur peau un feu de couleurs inconnues? Taine avait exprimé un jour le vœu de voir surgir un poète d'une verneur assez „rabelaisienne“ pour exprimer en paroles l'idée que crient tout haut ces Suzannes, ces Madeleines, ces Grâces, ces Sirènes, toutes ces kermesses divines ou humaines, idéales ou réelles, chrétiennes ou païennes. Cette transposition poétique de Rubens, Verhaeren l'a fournie dans sa première œuvre.

Dans *les Flamandes* Verhaeren avait magnifié l'idéal charnel de la race. Mais la Flandre n'est pas qu'un pays de lourde fécondité, de copieuses bacchanales et de godaillages d'amour. Le pays des Rubens et des Jordaens est en même temps celui des van Eyck et des Memling. C'est la terre religieuse où une foi séculaire a fait éclore toute une floraison de cloîtres et de béguinages, asiles des dévotions mystiques et de la pureté immaculée, tout un rempart de cathédrales, de cryptes et de basiliques qui paraissent surgir, au fond des soirs comme „des châsses énormes où dort le moyen-âge“. Eh bien, après avoir entonné l'hymne de

la chair, Verhaeren prend un bain d'innocence et compose *les Moines*. Nous l'y voyons se joindre pieusement au pensif et mélancolique cortège des crucifères et des pénitents qui montent, sur des routes ascétiques, vers le soleil des ostensoirs et jettent vers le Christ tout le sang de leur cœur. Le grand critique d'art, Eugène Fromentin, essaie, dans ses *Maîtres d'autrefois*, de donner une idée du miracle qu'avait opéré Memling dans son « Mariage de Sainte Catherine » à Bruges. Il se récuse en déclarant que, pour évoquer le monde intime où s'est enfermé le maître flamand, cette sorte de retraite angélique idéalement silencieuse et fermée où les passions se taisent, où les troubles cessent, où l'on prie, où l'on adore, où tout se transfigure, laideurs physiques, laideurs morales, où poussent comme des lis des ingénuités, des douceurs surnaturelles, il faudrait se servir de termes particuliers et refaire à notre langage une sorte de virginité de circonstance. Cette fois-ci encore Verhaeren a gagné la gageure. Tel de ses « Soirs religieux », en sa sérénité idyllique et sa suave fluidité, n'a d'égal dans la littérature que l'admirable tableau de la nuit « nuptiale, auguste et solennelle » qui clôt *Booz endormi*. Tout comme dans le chef-d'œuvre de Victor Hugo, Verhaeren a réussi à peindre la nature dans un de ces moments divins où l'extase des êtres purs et le ravissement de la terre et du ciel concourent à hausser la créature jusqu'à Dieu.

Verhaeren était appelé à une trop haute destinée poétique, pour que son génie restât confiné dans sa province flamande. Comment son œuvre a-t-elle pu atteindre cette ubiquité idéale qui fait d'elle aujourd'hui l'expression de la conscience européenne? Comment a-t-il pu reculer l'horizon de sa petite patrie jusqu'à faire rayonner son génie par delà les mers, jusqu'à éveiller des échos dans toutes les couches sociales, jusqu'à recueillir, en gerbes géantes, toutes les moissons humaines du passé et de l'avenir? Une aussi vertigineuse évolution ne se fait pas sans de cruels déchirements, sans des crises aiguës. Les souffrances physiques et morales, les détresses et les épouvantes auxquelles il fut en proie entre 1887 et 1891, et sous le coup desquelles il écrivit la poignante tétralogie: *Les Soirs*, *les Débâcles*, *les Flambeaux Noirs*, *les Apparus dans mes chemins*, nous font songer aux tressauts et aux convulsions des métaux dans le creuset, aux bouillonnements des vendanges pressurées dans la cuve. Il fallait ce douloureux bouleversement de tout l'être pour régénérer le poète, pour le libérer des épaisses et lourdes hérédités dont le coup de sang lui battait aux tempes.

Oh, les aigreurs, les écœurements et les nausées du malade „blafard et seul“, mâchant sa vie et ses jours identiques, s'épuisant à cracher le sable amer qu'il se sent entre les dents, attentif à épier le mal et fixant la mort avec la morne stupeur du vieux loup aux abois! Oh, les lancinements d'une douleur sournoise qui dure

et qui dure, qui vous vrille le front et vous tord les muscles, qui vous étend, loque meurtrie et lamentable, sur les chevalets de la torture, pendant qu'au-dehors

Des bouches d'argent et des regards de pierre
Taisent immensément le glacial mystère
De ce minuit dallé d'ennui !

Et les vertiges de la raison chancelante, effrayée de l'exaspération croissante de l'idée fixe, hantée par de lugubres hallucinations et redoutant, à tout instant, de s'engloutir dans les abîmes de la démence ! Que vaut auprès des cris d'angoisse des *Débâcles* et des *Flambeaux Noirs* le supplice que chantent en sanglots mélodieux les poètes romantiques ? Ceux-ci se faisaient de leurs maux une aristocratie de souffrance, ils se drapaient dans leur malheur et se campaient en statues du désespoir. N'auraient-ils pas volontiers concédé aux autres toute la somme des félicités terrestres, afin que leur propre infortune parût comme une exception agréable à leur orgueil, comme un privilège flatteur ? Sans doute, Verhaeren voudrait, lui aussi, tailler en drapeau d'orgueil l'étoffe de sa vie. Mais il n'a pas eu, au cours de ses souffrances monotones, un seul moment illustre ou grandement désastreux.

Se replier toujours sur soi-même, si morne !

Comme un drap lourd, qu'aucun dessin de fleur n'adorné.

• • • • •
Oh ! le paquet qu'on pousse ou qu'on jette à l'écart,
Si morne et lourd, sur un rayon, dans un bazar.

Comme son frère aîné Vigny, qui s'en voudrait de se dissiper d'une noble douleur et qui s'enferme courageusement dans l'épée, Verhaeren désire ceindre sa tête de la couronne glorieuse qu'il se fait avec les épines meurtrières de la vie, se cravacher le sang, afin que son mal cinglé se cabre en son orgueil. Mais, hélas ! c'est en vain que, dans les longues insomnies où il se penche sur le désert de son cœur morne et transi, de son „cœur de gangrène et de fiel“, il appelle une torture, une torture qui exaspère sa carcasse exsangue :

Une torture en moi qui frappe et me lacère ?
Une torture à pleins éclairs, comme des faux
Et des sabres, par à travers de ma misère ;
Une torture, à coups de clous et de marteaux ?

Cette lutte héroïque, où son moi trouverait à s'exalter, lui est refusée. Il en arrive, dans son exaspération, à se lancer dans des imaginations fantasques, à inventer, pour renouveler son être, des remèdes insensés. Pourquoi n'accueillerait-il pas avec confiance son bon ange gardien qui le « rhabillerait de son enfance », qui le ramènerait aux niaiseries d'autrefois : petites croix, petits agneaux, petits Jésus ? Pourquoi ne pas s'user comme les vieilles dévotes en des marmonnements ou aller mener dans un cloître de fer une existence „brûlée au jeûne, et sèche et râpée aux cilices ?“ Ou bien se charger la conscience d'un crime abominable, assassiner, afin de déguster l'angoisse des nuits hantées de remords et de fantômes ! Et le beau rêve encore d'être, sous le por-

tique escarbouclé d'un temple, une idole à Bénarès, une idole menteuse et impuissante, et de s'imposer à la crédulité des foules affamées d'espoir et d'illusion :

Et les haïr et regretter son [impuissance
Non pour les secourir, mais pour rageusement
Les affoler et se prouver sa malfaisance !

L'apaisement vient enfin dans les *Apparus de mes chemins*. Une dernière fois les spectres qui l'avaient torturé nuit et jour, passent à travers ses rêves, dans une lueur d'éclair. Mais la netteté même avec laquelle le poète en détaille les fantastiques contours et en analyse l'effroi, nous prouvent qu'ils se dissiperont bientôt dans le lointain et que leur menace n'est plus que la vaine fulguration après l'orage. Les voici qui défilent : „celui de l'horizon“, le supplicié du désir des ailleurs, toujours en quête de nouveaux spectacles d'épouvante ; „celui de la fatigue,“ drapé dans les loques des siècles morts, nouvelle incarnation du juif errant qui ne peut vivre et ne peut mourir et dont l'ardeur s'est cassée sur l'escalier tournant de l'infini ; „celui du savoir“, dont l'esprit s'est égaré dans l'inextricable hallier des lois et des systèmes ; „celui du rien“, qui s'avance fouetté des souffles fétides de la pourriture universelle. Comme il apparaît bien maintenant que les „plombs de maladie“ que l'auteur des *Soirs* avait sentis dans ses membres, n'étaient autre chose que le poison quintessencié de tous les malaises, de toutes les hypochondries, de toutes les désespérances dont avaient

souffert les générations successives de tout le dix-neuvième siècle et dont l'acuité était allée grandissant avec les raffinements d'une éducation tout intellectuelle. La victoire que remporta Verhaeren sur les puissances malfaisantes qui avaient défloré le monde à ses yeux, victoire qu'il célèbre dans l'hymne symbolique adressé à Saint Georges, le glorieux pourfendeur de monstres, prend ainsi une portée inattendue. Ce n'est pas seulement son mal à lui qu'il a vaincu, c'est le mal de tout un siècle.

Oui, Verhaeren qui disait tantôt en un vers poignant :

Je suis l'immensément perdu,

reconnaît à présent, avec l'émerveillement du convalescent, qu'il est à sa place dans l'univers, que ce qui lui semblait le renversement d'une loi n'est que l'accomplissement d'une loi, et il se fait une joie de la subir. L'univers, il est vrai, que son œil embrasse maintenant avec une sorte d'ébriété sacrée et qu'il chantera dans ses nouveaux poèmes, n'a plus rien de commun avec le monde expiré, dans lequel, au matin de sa vie, il avait rêvé de s'enfermer comme „en un tragique tombeau“ : il s'est renouvelé des assises au faite.

Que t'importent et les vieilles sagesse
Et les soleils couchants des dogmes dans la mer ;
Voici l'heure qui bout de sang et de jeunesse,
Voici la formidable et merveilleuse ivresse
D'un vin si fou que rien n'y semble amer.
Un vaste espoir, venu de l'inconnu, déplace

L'équilibre ancien dont les âmes sont lasses,
 La nature paraît sculpter
 Un visage nouveau à son éternité ;
 Tout bouge — et l'on dirait les horizons en marche.

Aussi nous persuaderons-nous bientôt, en poursuivant la carrière du nouveau Verhaeren, libéré non seulement de ses attaches ataviques et nationales, mais encore de l'emprise tyrannique de tout un siècle, que, de tous les poètes du monde, il est le premier qui ait accusé en son œuvre la splendide métamorphose de la conscience humaine et réalisé la conception moderne de l'univers.

* * *

La première rumeur qui frappa l'oreille du poète, lorsqu'il quitta la tour d'ivoire de son isolement contemplatif — elle était devenue pour lui une véritable chambre de tortures — ce fut le bruissement confus de la grande marée populaire qu'il voyait avancer d'une lente, mais irrésistible poussée. Pour la première fois le poète semble s'apercevoir que l'humanité est en proie au renouveau.

O race humaine aux astres d'or nouée,
 As-tu senti de quel travail formidable et battant
 Soudainement, depuis cent ans,
 Ta force immense est secouée?

Il s'était effrayé naguère, dans les *Flambeaux Noirs*,

de l'immobilité des lois qui régissent la société humaine, du rectiligne effroi de ces rigides architectures qui „découpent et captivent l'éternité en leurs parallèles et fatales structures“ :

Indestructible et clair, perpétuel et froid,
Plus haut que tout sommet arquant sa vastitude,
Le dôme immensément lève la certitude
Sur des piliers géants et forts, comme le droit.

Voilà qu'ils chancellent, ces beffrois du dogmatisme. Un tressaillement d'espérance fait exulter son âme. Le siècle athée et noir, qu'il accusait d'avoir ravagé la terre par la lèpre de ses industries et la nudité de ses géométries, se revêt soudain d'un rayonnement d'apothéose. C'est dans les fresques symboliques de la vaste trilogie: *Les Campagnes hallucinées, les Villages illusoires, les Villes tentaculaires*, qu'il essaie de nous suggérer le sens nouveau de l'humaine destinée et de nous dévoiler, parmi tant de lueurs contraires,

L'astre nouveau que chaque ère nouvelle
Choisit pour aimer la vie universelle.

Arrière maintenant, les rois et les paladins des traditionnelles épopées! „Vos mains? du fer; vos cœurs? du bronze et de la nuit!“ Place aux humbles, aux travailleurs, aux héros de l'avenir! Voyez passer, dans les *Villages illusoires*, agrandis, immensifiés jusqu'au symbole, au milieu de je ne sais quels buissons de feux qui en illimitent les gestes, les forçats des petits métiers, qui se tuent à la besogne tout en continuant

de croire „au travail simple et méritoire“ : le Passeur d'eau, planté comme quelqu'un d'airain dans la tempête blême, s'acharnant vainement à pousser sa barque vers les loins illuminés d'où lui viennent les voix lamentables qui le hèlent; les Pêcheurs de la rivière, qui, pendant les nuits brumeuses, descendent leur filet dans l'eau sinistre et taciturne, sans se douter que les mauvais sorts les guettent au fond de la vase et qu'ils ne recueillent en leurs mailles que le fretin de leur misère et les épaves de leurs remords; le vieux Meunier, qui, dans la solitude de son moulin noir avait longuement écouté ce que les bouches d'ombre et d'or du firmament dévoilent aux attentifs d'éternité, et que tout le village fuyait comme un sorcier et un maudit; le Sonneur, qui, pris de folie le jour où la foudre incendia son clocher, sonna si furieusement le tocsin qu'il en oublia les flammes qui tournoyaient sous le voussoir, et que la cloche, l'entraînant dans sa chute, „fut son cercueil et fit son trou“; le Forgeron géant, qui s'entête, au milieu des agités et des fiévreux, et sans que jamais ses dents mâchent des cris mauvais, à marteler, à grands coups pleins, les „lames immenses de la patience et du silence“. Mais la figure la plus chargée de symbole est celle du Cordier, du blême cordier visionnaire, qui, sur des rateaux jalonnant parallèlement les bords de la route, tend ses cordes de chanvre en combinant, à reculons, le jeu tournant des fils qui viennent vers lui de l'infini; en allongeant la corde, il

croit attirer à lui les horizons, les horizons des autrefois pleins de fureurs et de sanglots, les horizons des temps présents ployés sous les cent ans dont ils soutiennent le poids, les horizons de l'avenir qui se dessinent le soir, dans les nuages

Là-haut — parmi les loins sereins et harmoniques,
Un double escalier d'or suspend ses degrés bleus,
Le rêve et le savoir le gravissent tous deux,
Séparément partis vers un palier unique.

Ces mornes et paisibles travailleurs ne sont plus, hélas! dans les villages devenus „illusoires“ que de sublimes attardés, que la marée montante va bientôt engloutir. Ce sont les derniers fantômes qui errent à travers les campagnes dépeuplées, et leur tragique grandeur a arraché au poète un suprême cri d'admiration. Ils n'arrêteront pas l'exode effarant des *Campagnes hallucinées* vers les *Villes Tentaculaires*. On s'est souvent mépris sur l'idée directrice de ces deux œuvres qui font pendant l'une à l'autre. Sans doute, c'est dans la désertion des campagnes, happées et vidées par les lugubres tentacules de la ville, qu'il faut voir la cause de l'inquiétude universelle de notre âge contemporain. Mais Verhaeren a fait autre chose que reprendre un thème dont Virgile déjà avait esquissé le développement. Loin de se répandre en vaines lamentations sur cette lente absorption par les villes voraces, l'auteur des *Campagnes hallucinées* y voit la condition indispensable de l'émancipation de l'humanité.

L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu;
 Il eut la peur de la recherche et des révoltes,
 Il chut; et le voici qui meurt, sous les essieux
 Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes.

La ruine et la décrépitude sont venues s'installer dans les plaines désertes que sillonnent des vols immenses d'oiseaux criant la mort, et où lugubrement s'étirent les grands bras des Christs funèbres. Les marais putrides brassent la fièvre dans leurs remous et envoient leurs miasmes à l'assaut des chaumines branlantes. Les „donneurs de mauvais conseils“ rôdent de ferme en ferme et empoisonnent les âmes ouvertes à toutes les superstitions. La folie — sur dix-huit pièces qui composent le recueil, il y en a sept intitulées „Chanson de fou“ — souffle aux quatre coins de l'horizon, emportant ce que les damnés de la terre ont pu conserver de saine raison dans la stupeur de l'agonie. Il ne reste plus que la Mort qui s'abreuve de sang au „cabaret des trois cercueils“.

Hélas! la plaine, hélas! elle est finie!
 Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus,
 La plaine, hélas! elle a toussé son agonie
 Dans les derniers hoquets d'un angelus.

C'est de la ville que devra venir le salut; c'est elle qui devra „exorciser“ les champs de leurs erreurs, de leurs affres, de leur folie. Etrange paradoxe! dira-t-on. N'est-ce pas à la ville qu'aboutissent tous les égouts du vice et du crime? La ville n'est-elle pas l'arène four-

millante où se déchaînent tous les ruts en liesse, toutes les meutes de la luxure, où s'entremordent les pires appétits, où se bousculent des rivalités et des rapacités meurtrières, où se détraquent les cerveaux dans la quête haletante des jouissances, dans le coup de vent de la spéculation à outrance? L'industrie moderne n'y offusque-t-elle pas le ciel de ses bâtisses monstrueuses, de la „noire immensité des usines rectangulaires“? Ne remplit-elle pas l'atmosphère de ses vapeurs fuligineuses qui font que la lumière

Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,
De réverbère en réverbère se recule?

Ne couvre-t-elle pas du ronflement de ses chaudières et du fracas de ses quais la palpitation subtile de l'âme des choses? Verhaeren n'ignorait point le vieux thème cent fois rebattu par les poètes, selon lequel l'humanité, pareille au géant Antée, perd sa fraîche vigueur et sa force vitale dès que le contact avec la terre nourricière vient à cesser. Mais là précisément réside l'éclalante originalité de l'auteur des *Villes Tentaculaires*. C'est le premier poète qui ait été frappé du grand déplacement de vitalité générale qui s'accomplit dans la civilisation contemporaine; c'est le premier surtout qui ait eu l'intuition de la miraculeuse beauté dont s'empreint notre ère industrielle et démocratique. „Honnie soit la mémoire de Newton, disait le poète anglais Keats, parce qu'il a détruit la poésie de l'arc-en-ciel en le réduisant à un prisme!“. Verhaeren prend précisément le contre-

pied de cette conception: Pour lui, la poésie ne s'en est pas allée avec ce voile multicolore et léger qui flottait entre ciel et terre. Et en quoi donc les industries créées par la science ont-elles diminué la part de mystère dont la poésie a besoin pour vivre? Si la science commence par l'étonnement, elle finit aussi par l'étonnement. Et les grandioses espérances qui surgissent en bouquets de pourpre des fumantes usines, et qui s'ébauchent dans le han rythmique des grands marteaux broyant des blocs d'or sur les enclumes! Et les généreux élans qui entraînent vers de sanglantes hécatombes les foules en révolte! Et les triomphantes certitudes qui jaillissent des laboratoires où les cerveaux tendus vers l'inconnu font crier l'airain des portes du mystère et sauter les verrous des bagnes de la croyance! Et qui ne voit rayonner par-dessus tout, par-dessus la houle de cette vie enfiévrée les „Idées“ immuables en leur immatérielle splendeur!

Et qu'importent les maux et les heures démentes,
 Et les cuves de vice où la cité fermente,
 Si quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,
 Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,
 Qui soulève vers lui l'humanité
 Et la baptise au feu de nouvelles étoiles.

Ces idées, évidemment ne se trouvent point exprimées dans les *Villes tentaculaires* avec la précision que je leur ai donnée et qu'elles prennent, en effet, dans l'admirable pièce qui termine la trilogie: „Vers le

futur". La poésie de Verhæren vaut plus par ce qu'elle suggère que par ce qu'elle exprime. Jamais poète, pas même Victor Hugo, à qui on a coutume de le comparer, n'a eu un pareil don d'évocation. Quel tableau plus mystérieusement suggestif et plus étrangement troublant que celui de la „Cathédrale“, où les pauvres gens des blafardes ruelles, les travailleurs cassés de peine, les grands bourgeois „de droit divin“, viennent se réunir, aux appels du bourdon, autour des ostensoires en flamme et dont les nefs s'assombrissent, après l'office, d'un deuil d'encens évaporé :

Et les vitraux, grands de siècles agenouillés
 Devant le Christ, avec leurs papes immobiles
 Et leurs martyrs et leurs héros, semblent trembler
 Au bruit d'un train lointain qui roule sur la ville.

Camille Lemonnier disait des petites gens aux gestes minutieux et sournois dont la silhouette se profile dans les *Villages illusoires*, qu'ils sont „l'ombre de quelqu'un qu'on ne voit pas et qui est devant eux.“ La remarque pourrait s'appliquer aux choses aussi bien qu'aux hommes. La notation des moindres sensations s'enveloppe d'une brume rêveuse, d'une sphère d'émotion qui la grandit à l'infini.

L'idée directrice ne s'exprimerait-elle d'ailleurs nulle part avec une manifeste évidence, le souffle saccadé et le galop frénétique du style, les discordances et les heurts voulus du rythme suffiraient à nous révéler l'état d'âme du poète en face de la rougeoyante vision

de la ville moderne. Le halètement inégal du vers libre, que Verhæren a adopté depuis les *Flambeaux noirs*, donne bien la sensation de l'ahan intermittent d'une machine qui s'ébranle, d'un train qui prend son élan; et la vibrante sonorité des rimes, rebelles à toutes les règles, évoque les gongs de beffroi ameutant les foules. Dans l'attente du miracle dont il prévoit l'accomplissement, toute la fougue de son tempérament naturellement porté à la pléthore et à l'outrance s'exaspère. Des images furibondes bondissent dans son esprit. Son style se crispe en contorsions forcenées. C'est bien le paroxysme — pour reprendre un mot qui a été tant de fois appliqué à l'inspiration de Verhæren — qui est la forme accoutumée de son imagination. Qu'importent alors les bavures, les taches et les déchets! Qu'importent les néologismes barbares dont se hérissent sa langue abrupte et rocailleuse, les incohérences et les obscurités dont elle s'enchevêtre! Une certaine confusion convient d'ailleurs à la description de ce monde grouillant et chaotique, où les semailles de l'avenir poudroient parmi les plâtras du passé.

C'est ainsi que le poète, que nous nous représentions, à l'époque des *Soirs*, penché en une attitude romantique vers les crépuscules sanglants d'un monde qui s'évanouit, se détache à présent, ombre géante, sur les clartés rouges qui s'allument à l'horizon de la Cité du travail. Il est au pied d'une de ces gigantesques fournaies où les métaux se tordent avec les mugissements d'un

titanesque sabbat. Le hardi fondeur est là, les manches retroussées, la poitrine à l'air, attendant le moment de la coulée, le moment où le métal, dont les champions de la justice sociale se forgeront des armes, va jaillir avec un fracas de tonnerre des flancs de la cuve monstrueuse et l'auréoler d'une éclaboussure d'étoiles.

* * *

Les transports qu'éprouva Verhaeren à s'exalter au milieu des ruts et des rages fécondes des villes terrifiées de révolte sanglante, à sentir palpiter son être à l'unisson du „cœur myriadaire et rouge de la foule“, ne sont rien auprès de l'ivresse où le jettent les prodigieuses symphonies de l'univers physique. Si l'élan lyrique de la grande trilogie que nous venons d'analyser, semble se régler sur les pas sonores des peuples en marche vers l'avenir, les œuvres qui marquent la nouvelle étape dans l'évolution du poète: *les Visages de la Vie*, *les Forces tumultueuses* et *la Multiple Splendeur*, communiquent vraiment la sensation du rythme haletant

Qui fait volter et fermenter le sang
Par à travers l'éternité de la nature.

Quel afflux d'émotions nouvelles! Jusqu'à ce jour vraiment, il n'a vécu que pour mourir et non pour vivre:

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses,
 Et que des yeux quotidiens
 Aient regardé, avant les miens,
 Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses ?

Et le voilà parcourant, en une course enivrante, „les membres nus, le torse au clair“, le vaste monde, qui lui semble un tissu de routes tramé de vent et de lumière. Son âme est en fête. L'ardeur de l'univers le pénètre et le rajeunit. Que lui importe d'avoir souffert, d'avoir „râclé son cœur avec la chaîne — qui va et vient — de la douleur humaine“ ! Il sent son corps renouvelé vibrer de joie entière

D'être trempé vivant et sain
 Dans ce brassin
 De formidable et sauvage matière.

La mer surtout le fascine ; elle est partout, dans les trois recueils, battant de ses flots l'imagination enfiévrée, prolongeant dans le cœur, comme dans un des coquillages bruissants de la grève, la rumour de ses vagues. S'il ne se lasse de célébrer en elle la source de toute vie et de toute harmonie, c'est qu'il sent obscurément que ce sont ses souffles vivifiants qui l'ont guéri de son mal, que c'est elle qui, en lui communiquant le vertige des perspectives sans cesse fuyantes et en fouettant en lui l'âcre désir des terres étrangères et des lointains inexplorés, l'a assujéti au charme de l'univers, où les choses, décidément, tiennent plus de place que l'homme.

Une idée unique se dégage lumineusement de ces nouveaux poèmes, celle d'une communion panthéiste avec l'âme du monde. A vrai dire, la conception moniste de l'univers était déjà impliquée dans la définition même de la poésie symboliste. La poésie, selon la jeune école, consiste essentiellement à noter les correspondances secrètes entre l'âme et le monde extérieur, à faire disparaître — de peur de verser dans l'allégorie — toute distinction entre les apparences matérielles et leur signification idéale, à exprimer simultanément l'âme et les choses. Qu'est-ce à dire — à moins qu'on ne se paie de mots — sinon que les choses sont autant d'émotions en puissance, que notre vision des choses est la vie même de notre esprit, qu'elles sont en nous, qu'elles sont nous? Mais cette pénétration de l'âme et des objets environnants est purement sentimentale chez la plupart des symbolistes. La nature dans laquelle ils rêvent de se fondre et de se résoudre, n'est pas la nature vivante et réelle, éclairée par la franche et saine lumière du plein jour: ce n'est autre chose que le déroulement des images vaporeuses et fantasques qui s'estompent dans les brumes de leur âme. Le soleil les gêne et les effarouche; ils lui préfèrent la pénombre crépusculaire des bois et l'éclat amorti de la lune qui jette sur tous les objets des lueurs fantastiques. C'était la disposition d'âme de Verhaeren à l'époque où il composait les *Soirs*, et ici le titre même est significatif. Les tableaux nocturnes se prêtent mieux aux métamor-

phoses que les symbolistes leur font subir; les contours se dérobent aux yeux; la réalité et le rêve se confondent et s'achèvent l'un l'autre. Si bien que tous ces poètes ne se laissent absorber et asservir en réalité que par les fictions ensorcelantes de leur propre imagination. Mais ils n'ont jamais senti, comme le Verhæren des *Visages de la vie* et de *la Multiple Splendeur*, leur être fragile et borné entrer et se perdre, en un extatique vertige, dans l'universelle vie qui remplit l'immensité. Ils n'ont jamais senti leur personne muer, leur sang glisser en imitant la sève, leur poitrine respirer à la façon des bois. Ce ravissement du panthéiste, Verhæren l'éprouve dans toute sa force d'exaltation.

Tantôt, aux heures du „Repos“, de la saine et vaillante fatigue, quand de lentes mains de silence et de paix délient les nœuds de ses pensées et que son être se plonge comme en un lac de plénitude, il éprouve d'ineffables délices à s'abîmer dans l'ombre envahissante des choses:

Quelque chose s'affaisse et se délie en moi,
 Se mêle à l'ombre d'or suspendue aux collines,
 A la fraîcheur des blancs brouillards de mousseline
 Qui recouvrent le fond moussu des vallons froids;
 Tout m'est doux et profond en ma mort éphémère
 Et mon détachement temporaire du temps,
 Où les choses unanimes me reconquièrent
 Et me fondent, en un sommeil intermittent.

Tantôt, au contraire — et c'est son état habituel — la conscience de cette intime union et la vision des

choses qui roulent dans son âme, l'exaltent à tel point qu'il se sent affranchi de toutes les bornes et multiplié à l'infini. Dans la „Forêt“ aux troncs ramus d'audace, son âme frémissante sent passer en elle la même force primordiale qui déploie les arbres en frondaisons géantes:

Mêle aux sèves innombrables dont les forêts,
Infiniment, sont traversées,
Le sang même de tes pensées!

Souvent il s'est introduit, par la pensée, dans le „Mont“, où s'élabore la vie énorme et minuscule des atomes et des poussières; il était le carrefour où tout se rencontrait; le sol, le roc, le feu, la nuit et la forêt semblaient les substances même de sa pensée;

et je me transformais

Moi-même et je me confondais, avec un être immense
Qui ne voit plus quand tout finit, quand tout commence.

Ce n'est pas qu'il lui faille des spectacles imposants pour faire balbutier son extase. Les caresses du „Vent“ qui rapporte de ses voyages on ne sait quoi de sain, de clair et de fervent; les prés de son village, où les insectes, les fleurs et les rameaux tressent „leur vie enveloppante et minuscule“, suffisent à gonfler son cœur d'une délirante sensation cosmique:

Je ne distingue plus le monde de moi-même,
Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,
Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles
Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale.
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant.

L'heure bénie entre toutes, l'heure où nous sentons „chanter en nous toutes les lois du monde“, c'est l'heure de l'extase amoureuse. Voyez ce que devient l'étreinte de deux êtres, fragments magnifiques du monde, qui sentent affluer en eux la sève puissante des choses :

Nous dresserons nos corps ardents et enlacés
 Comme un thyrses de chair, au clair des étendues,
 Les caresses, les ors, les rages éperdues
 Des vents et des soleils les mordront tour à tour ;
 Nous serons un désir inassouvi d'amour
 D'accord avec le cœur inassouvi du monde
 Et réglant notre fièvre aux battements du sien.

Nous ne chercherons évidemment pas dans Verhæren un système de philosophie ordonnée. On ne demande pas à un poète comment il explique l'univers, mais comment il le sent. Son panthéisme cependant, on le voit, est conscient et réfléchi. Dans une récente enquête sur les tendances de la poésie actuelle, l'auteur des *Forces tumultueuses* déclara d'ailleurs ouvertement que la poésie lui semblait devoir aboutir prochainement à un très clair panthéisme: „De plus en plus les esprits droits et sains admettent l'unité du monde. Les anciennes divisions entre l'âme et le corps, entre Dieu et l'Univers, s'effacent. L'homme est un fragment de l'architecture mondiale... Il se sent enveloppé et dominé, et en même temps il enveloppe et il domine... Il devient en quelque sorte, à force de prodiges, ce Dieu personnel auquel ses ancêtres croyaient...“

La nouveauté de cette poésie consiste moins cependant dans la vision panthéiste qu'elle nous donne du cosmos, que dans la ferveur optimiste dont elle est imprégnée, dans les transports de la joie de vivre dont elle déborde. „Dites, se plonger à s'y perdre, dans la vie contradictoire — mais enivrante!“ telle est l'épigraphie des *Forces tumultueuses*.

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes,
Des cœurs d'hommes nouveaux, dans le vieil univers!

Voilà celle de la *Multiple Splendeur*. Tout son être bondit vers la joie et, ne pouvant contenir sa ferveur intérieure, se délivre en cris. Tout lui est caresse, beauté, frisson, folie. Dans une effusion de gratitude émue, il remercie ses yeux d'être restés si clairs, sous son front déjà vieux; ses mains de tressaillir dans le soleil; son torse droit et ses larges poumons

De respirer, au long des mers ou sur les monts,
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

D'autres poètes avaient été aussi résolument panthéistes que Verhæren; mais leur poésie respirait un incurable pessimisme. La hautaine satisfaction de se sentir „un amas subtil de matière qui pense, un moment soudain de conscience, une flamme de clarté dans les yeux d'or de l'immobile éternité“, comme il dit dans les *Visages de la vie*, suffit-elle donc à faire jaillir dans l'âme du poète ces torrents de joie? Et l'existence de la douleur? Et l'épouvante de la mort? Et notre ignorance de la loi de l'univers? Verhæren a réponse à tout.

Notre orgueil n'est-il pas là qui domine notre âme et en défend le seuil contre la plainte amère?

Et qu'importe souffrir, si c'est pour s'exalter,
Jusque dans la douleur la crainte et le martyre,
Et savoir seul, combien on s'aime et l'on s'admire.

La Mort! Existe-t-elle pour celui qui vit en dehors du temps? Une angoisse plus profonde, c'est celle où nous jette l'attente désespérée du „tranquille rebelle“ qui, à coups d'audace et de génie, découvrira le mot de l'universelle énigme, qui emprisonnera l'éternité „dans le gel blanc d'une immobile vérité“. Voilà des milliers d'années que „les arbres d'or de la fatalité tendent leurs fruits vers notre étude et nos chimères“ et qu'on construit de titanesques échafaudages pour les atteindre. Mais ce n'est partout, au long des siècles, que l'âpre cimetièrre épars de l'humaine pensée,

La montante Babel écroulée en tombeaux.

C'est la plus intense des obsessions du poète. Mais sa confiance est inébranlable. Déjà l'infini, grâce aux contrôles sûrs de la science, se peuple d'hypothèses logiques; les vieux textes croulent sous des arguments clairs; le mystère du monde n'est plus funèbre; les dieux sont loin et leur louange et leur blasphème, et nous ne poussons plus le cri de Faust. Ah, sans doute, l'allégresse du poète n'est pas la pâle et frivole joie que promettent les bateleurs devant leurs „baraques ostentatoires“ en criant: „Regarde, nous soulevons, à

bras tendus, la joie!" Qu'il est banal, le facile et vain enivrement dont se contente le commun des hommes, auprès de la cuissante volupté qu'éprouve l'auteur des *Forces* à se mêler à l'infini du monde, à son mystère, à ses conflits, à se griser la tête de la rouge et tonique liqueur que distille l'âpre réalité, à s'enivrer si fort de l'humaine bataille

Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

A voir s'évoquer, devant nos yeux, en des torsions éperdues, en un embroussaillement forcené, en des explosions volcaniques, les forces tumultueuses et formidables des cieux et de la terre : sèves jaillissantes des chênes aux têtes de gorgones, vie énorme des montagnes, germination sourde des plaines, houles sinistres de l'océan, démenes sanglantes des foules, fulgurations prophétiques des villes, soudaines illuminations des penseurs, spasmes des ivresses amoureuses, rêves de conquêtes à travers l'histoire, et cela tantôt avec l'ampleur majestueuse des classiques alexandrins lancés blocs contre blocs, tantôt avec l'échevèlement désordonné du vers libre, on se demande si c'est encore une voix humaine qui clame cette sauvage épopée, ou si ce n'est pas la nature elle-même qui se sert du poète comme d'un instrument docile pour continuer, dans des régions idéales et à l'aide d'une matière moins réfractaire que celle des objets naturels, son œuvre

organisatrice. C'est vraiment tout un monde que nous sentons passer et fermenter en nous, en lisant les dernières œuvres de Verhæren. Et c'est pourquoi nous éprouvons, pour fixer son génie en une formule définitive, le même embarras où il se trouvait lui-même quand il cherchait à découvrir l'unité de la vie à travers „la forêt myriadaire et rouge“ dont s'enchevêtrent les débordements fous de la féconde matière. Mais l'art de Verhæren ne tiendra jamais dans une formule; son génie échappera toujours à toutes les mesures qu'on voudra lui appliquer. C'est lui-même qui en donne la raison dans un récent article de la *Société Nouvelle*. Il y prend à partie la beauté sobre et rectiligne de Florence, qu'il venait de visiter, et le goût compassé de ses maîtres. „Jamais tu n'as senti battre en toi le rythme haletant de la vie. L'art se forge en des brasiers indomptés et tous les vents de la terre en attisent la flamme... Si l'univers pensait comme l'homme, c'est lui, avec toutes ses forces captées en un élan, qui construirait le plus beau des poèmes. La grandeur se mesure à la part de monde qu'un poète porte en soi.“

BRUNNENVERGIFTUNG.

Es handelt sich um einen Roman, der in Luxemburg sehr viele und sehr zufriedene, von Anerkennung überfließende Leser gefunden hat. Er heißt „Götz Krafft, die Geschichte einer Jugend“ und hat zum „Dichter“ einen Herrn Edward Stilgebauer; der Autor brauchte vier Bände, viel Raum, wie es vielfach bei Leuten geht, die nichts zu sagen haben. Indem ich mich mit dem betreffenden Roman beschäftige, versündige ich mich gegen die Gepflogenheiten einer gesunden und besonnenen Kritik. Von direkt Schlechtem soll man gar nicht reden; die Produzenten solcher Auchliteratur spekulieren auf den gerechten Zorn der Kritiker; mit wissendem Lächeln reden sie für sich: „Verreisset mich nur, meine lieben Kollegen, aber sprecht von mir.“ So wird die Ehrlichkeit bestraft, und so erbricht sich die Tugend, indem sich das Laster an den mit Honoraren und Auflagezahlen reich beladenen Tisch setzt. Der spezielle Charakter dieser Zeitschrift — sie will auf ein kleines Land geschmackbildend wirken — zerstreut die obigen Bedenken. Bis hiehin haben wir nur empfohlen, wir sind so frei, auch einmal zu warnen. In Deutschland hat man dies Götz Krafft gegenüber nicht mehr nötig; in Luxemburg muß man es tun.

Götz Krafft ist nach einem wirksamen, viel erprobten Rezept gearbeitet. Der „Dichter“ macht sich, ehe er seinen „Roman“ anfängt, eine übersichtliche Tabelle von Allem, was den Mob interessieren muß; er ersieht das am besten aus den Zeitungen. Da ist die Prostitution und Vivisektion, dies Duell und die akademische Lehrfreiheit, die Homosexualität und die kirchlichen Reformbewegungen, der Antisemitismus und die Frauenemanzipation, u. s. w., u. s. w. Es bleibt ihm jetzt nichts mehr übrig, als einen „tüchtigen, edlen, guten deutschen Jüngling“ durch all diese interessanten Sachen durchzuführen, ihn „triumphieren“ zu lassen, ihm eine „gute, brave, edle, nicht zu schöne, aber intelligente“ Frau zu suchen. Und das ganze schließt würdig, in tränenerzeugender Sentimentalität mit dem Ehe- und Menschenglück des außerordentlichen Professors Götz Krafft. (Krafft mit zwei ff, geistreicher Symbolismus.)

Es ist drollig, daß man sich die Leute am sichersten kauft, wenn man ihre Tränendrüsen reizt. Drollig, aber begreiflich, denn nur wenige Menschen sind hart genug, um die Tragikomödie des Lebens verstehend zu genießen.

Am sichersten kann man in zweiter Linie als Erzähler auf Erfolg rechnen, wenn man so schlecht und farblos wie möglich schreibt. Ein guter Stil ist der Ausdruck einer kräftigen Persönlichkeit, und eine Persönlichkeit ist den Durchschnittsmenschen fast immer

unangenehm. Also neben dem Interessanten und Aktuellen, neben der Sentimentalität hatte der „Dichter“ des Götz Krafft einen schlechten Stil nötig. Er brauchte sich dazu nicht die geringste Mühe zu geben, denn es ist in seinem Buche nicht eine Zeile, die beweist, daß er gut schreiben könnte, wenn er gut schreiben wollte. Das Clisché feiert hier seine höchsten Triumphe und vor dem Clisché schweigen alle Bedenken des lesenden Publikums. Wie gut der Mann schreibt! welch ein schöner Stil! Wer hätte das noch nicht gehört?

Es lebe der Edelmut und es lebe die schöne Welt, der strafende Gott und der Sieg der Tugend? Gewiß, die Kunst ist mehr als Häßlichkeitsdarstellung; ich kann mir sehr gut auch eine leichtere Kunst denken, die sich um Lebensschmerz und Probleme nicht schert, ohne dabei direkt heiter zu sein. Aber eine solche Serie von Verlogenheiten, wie Götz Krafft sie bildet, reizt zum Erbrechen. Wir sind mit diesem Buche soweit gelangt, wie nur möglich: zum literarischen Kinetographen. Um seine ganze Lächerlichkeit und Schädlichkeit zu offenbaren, müßte es von ihm eine gute Parodie geben. Aber die Schriftsteller, die eine solche machen könnten, vergeuden nicht gerne leichtfertig ihr Gehirnschmalz. Die Kritik hat ein Recht, ein unbestreitbares Recht auf Haß. Wie sollte man nicht Bücher hassen, die in einem Jahre einen schönen Teil von dem verpfuschen, was ehrliche Dichter aufgerichtet. Verpfuschen, denn vernichten können sie's nicht. Und

so gibt auch der Götz Krafft einen starken Trost. Wie viele gibt es in Deutschland, die hungrig und durstig sind, und die solche Bücher machen könnten, die es aber nicht tun, weil sie sich vor sich selbst nicht schämen möchten. Es ist nicht wahr, daß unsre Literatur verrottet ist, denn wo man über die Nichtigkeit eines Machwerkes in den beteiligten Kreisen so einig ist wie hier, ist mehr als Keim, ist schon Blüte.

FRANZ CLEMENT.

LE SORBIER.

Au va-et-vient du vent qu'il fête et qu'il accueille,
Avec ses bras d'écorce, avec ses mains de feuilles,
Avec ses fruits nombreux et leurs grappes de sang,
Le vieux sorbier, toujours solide et florissant,
Comme un festin dardé, s'érige au bord des routes.

A l'heure où les mousses de bronze et d'or veloutent
Les troncs parcheminés du tremble et du bouleau,
Quand la colchique en fleur se mire en un coin d'eau,
Grives, merles, piverts, bouvreuils, étourneaux, geais
Mettent, terriblement, au pillage ses baies.

Si bien que le feuillage entier, de haut en bas
Tremble et bruit du tumulte de leurs combats
Et qu'on croit voir tomber de la voûte qui bouge
Sur le sol morne et noir, des lambeaux de cœurs rouges.

CES FLEURS.....

Ces fleurs, où le soleil semble enfermer ses yeux
Si rouge en est la flamme au fond de leurs pétales,
Approche-les de tes lèvres sentimentales
Et baise-les, longtemps, pour nous en aimer mieux.

Je les cueillis, là-bas, aux jardins orgueilleux,
Où se pâment dans l'or les pourpres digitales;
Laisse agir sur tes sens leurs puissances mentales
Et, comme une victoire, accueille en toi, leurs feux.

L'amour n'est rien, s'il n'est la violence en fête
Du corps entier foulant le cœur, battant la tête
Et s'exaltant même au repos, comme ces fleurs

Droites encor après avoir été coupées
Et qui tiennent leur joie et leur douleur groupées
Pour défier le soir et ses ombres en pleurs

KONIG LANDSTREICHER

Sie protzen und sie jagen
 Mit Aut und Pferd und Wagen
 Und dñnken Wunder sich :
 Ich laß die braunen Zehen
 Keck durch die Stiefel sehen
 Und fñhl als Kñnig mich.

In meinen Lumpen trage
 Ich all der Sommertage
 Glutengewaltgen Glanz
 Und durch mein Kraushaar_flechte
 Ich all der Sommernächte
 Duftwunder mir zum Kranz.

Hoch von den Bergeswarten
 Die goldnen Lichtstandarten
 Begrñßen meinen Schritt
 Und jubelt meine Kehle,
 So jauchzt der Wälder Seele
 In grñner Runde mit.

Und spiel'ich hinter Hecken
 Wohl mit dem Tag Verstecken
 Und strecke mich zur Rast,
 So hñlt der Mittag stille
 Und Schmetterling und Grille
 Bestaunen froh den Gast.

Bin Fürst von eignen Gnaden,
Setzt Schranken meinen Pfaden
Der Spiesser Machtgebot:
Auch zwischen Kerkermauern
Spür' ich des Freiwinds Schauern
Und atme Morgenrot.

Und hinterm Eisengitter
Ahn' ich die roten Schnitter
Zum Fest der Ernte nahn.
Goldgarben mähn dann andre:
Ich greif zum Stab und wandre
Die staub'ge Königsbahn.

NIK. WELTER.

BEI OFFNEM FENSTER.

Sie schlafen. Durch den schwarzen Garten schreitet
Die Sommernacht, verschleiert. Sachte gleitet
Ihr Fuß, umrieselt vom zertretenen Tau.
Sie schwebt empor. Sie lehnt sich stumm und grau

Ans Fenster, atmend: Kühlung haucht zum Bette.
Sie hebt den Fuß, schwingt sich vom Fensterbrette.
Ihr Schleier flattert. Duft erfüllt den Raum.
Die Schläfer suchen lächelnd sich im Traum.

NIK. WELTER.

EX-LIBRIS.

In Felix Holländers «Weg des Thomas Truck».

Wir fragen uns zu oft: Was suchen wir? Was sollen wir erstreben? Es wäre unendlich besser, wir fragten uns: Was verlangt deine Vergangenheit von dir? Sühne oder Fortschritt, Beharren oder stärkere Bewegung? – Wenn der Sturm seine trunkenen Oden heult und um die Stämme der Bäume wirbt, widerstehen nur die, welche fest in der Erde wurzeln, nicht die, welche die Wolken durchboren wollen.

In Charlotte Knoeckels «Schwester Gertrud».

Nach einer neuen Moral zu leben, nach einer Moral, die von Fall zu Fall urteilt, was getan werden muß, um einem oder vielen Menschen zu helfen, ist so schwer, weil unser künstlich anerzogenes Gewissen hernach nicht darnach fragt, ob wir das Getane tun oder lassen mußten, sondern darnach, ob nicht am Ende die Praxis nach der alten Moral besser gewesen wäre.

MARI PULSA

IMPRESSIONS DE HOLLANDE

Dispensatrice de sommeils qui épuisent, de rêves éternés, la première aube, en son pâle rayonnement plus angoissante que l'obscurité totale.

Les choses d'alentour harmonisent en une symphonie subtile et triste : Une peur des distances sans fin se dégage de la plaine allongée dans les brumes, et en sa morne langueur l'océan médite une trahison, et le ciel terne semble un immense couvercle de plomb prêt à s'abattre sur les mondes.

Pourquoi railler le chevalier Don Quichotte, combattant de moulins à vent ? Les ailes tournantes ne seraient-elles pas des bras agités en un geste formidable ?... Ce fut d'ailleurs un preux : le péril fictif exige bien la même vaillance. L'enfant qui se penche au-dessus de la margelle du puits, qui, pour cueillir une fleur surplombe l'abîme, ou qui, égaré dans les bois, tend vers le loup comme vers un bon chien sa caresse exquisément gauche, n'est pas courageux. Tout dépend de la conception du danger imaginaire ou réel, peu importe... Et il faudrait de l'héroïsme presque pour marcher sur ces géants qui se dressent.

Des saules décharnés grimacent le long des canaux. Là, ce bruissement ténu et complexe des roseaux, où l'on perçoit le heurt, par un doigt de fée, d'un cristal très fin, et le frou-frou d'une soie idéale, et un léger sanglot d'elfe.

Au milieu de tout cela, comme dans l'inextricable et multiple enroulement d'un voile gris, l'âme étouffe, se débat et vainement se tord en des contractions spasmodiques.

Un beuglement de détresse. Proches de nous plus que nous ne voulons en convenir, les bêtes ruminantes pesamment effondrées, sous leurs fronts obtus sans doute saisissent-elles aussi, l'accablante menace de ces aspects-là.

Cependant grandit une clarté libératrice.

Que l'homme primitif eût raison de déifier le soleil, victorieux de l'excédant mystère ! Et qu'elle est bien divine, cette lumière sans cesse renouvelée, qui, en une seule et même minute surgit en masse rutilante, se développe en traînées de pourpre se voile de transparences nacrées, inquiète, glauque, flamboyante excite, repose discrète et tiède, et paraît sur ce pays si pauvre de formes, telle sur un visage quelconque, l'insaisissable reflet d'une belle âme vibrante.

Roses à travers le lierre envahissant les ruines du château d'Egmont se parent d'une gaîté. Plus loin s'alignent, toutes jaunes ou rouges, les maisons basses du village dont en ce moment les fenêtres brillent

comme des miroirs en or. Seul badigeonné, juché sur un tertre, le temple plastronne en sa luxueuse blancheur.

Les portes largement ouvertes aux fraîcheurs du matin, un coup d'œil jeté chaque fois saisit le même cadre : Une chambre spacieuse, le carrelage sablé, les murs vêtus d'une toile d'emballage clouée en haut et en bas, et que gonfle une brise s'insinuant par les interstices des briques, (dans l'ombre, par une rafale, ces parois qui „vont“ se rejoindre, effrayent beaucoup l'étranger novice,) des meubles trop reluisants, sur une table peinte le samovar et le service à thé en porcelaine qu'on trouve dans la plus humble demeure; pendus à une espèce de chevalet, le casque en métal précieux des jours de fête, et la coiffe brodée, souvent ornée de boucles de cheveux noirs.

Parfaitement, elles trichent, les Hollandaises; Mécontentes de leurs chevelures blondes, elles les dérobent, et, par ces bouclettes postiches, suggèrent les sombres bandeaux tant enviés, démentis d'ailleurs par l'éclat du teint et le bleu clair des yeux. La mode en serait due à un capitaine au long cours, qui, pris aux côtés de son épouse, Frisonne ou Drenthoise, de la nostalgie de certaine Javanaise, l'obligea d'évoquer, grâce à une perruque et à l'emploi des fards, son exotique maîtresse! Les très coquettes arborent des bouclettes rousses. Mais tout comme chez nous elles s'attirent par-là une malveillance générale : on les soupçonne de tromper leur mari et d'autres délits encore. Et au

prêche, le pasteur, fréquemment, se réclamant de Saint Paul, fulmine contre «ces cheveux où se reflètent les flammes de l'enfer.»

Cette horreur des nuances chères au Titien ne se borne d'ailleurs pas aux toisons féminines : le veau assez guignard pour s'amener en vénitien ou en acajou est presque fatalement destiné à la boucherie ; car il porte malheur, et le fermier assez sceptique pour l'admettre dans le troupeau peut s'attendre à toutes les catastrophes imaginables.

Peu à peu, cette superstition disparaîtra : Déplorables manifestations d'une culture plus moderne, un lunch-room dernier cri, et l'inévitable bazar ; sur la route chemine le classique trio d'Anglaises taillées en lame de couteau ; une Egmontaise authentique, sur le point de monter sur sa carriole, se pavane dans une robe à la mode des villes, et balance, au-dessus du bonnet local si seyant un horrible chapeau. (On pense, par analogie, à quelque superbe exemplaire de Congolais coiffé d'un haut de forme et drapé d'un de ces indéfinissables vêtements, qu'avec des médailles pieuses, des colliers de verroterie, des casseroles, des chapelets, des bannières et d'autres objets hétéroclites les dames bien pensantes expédient aux colonies.) Tout cela jette une note discordante et fait prévoir l'époque où, dépouillé de son cachet très „personnel“ Egmont grossira le nombre des plages banales.

Çà grouille de mioches. Drôle de marmaille qui ne

crie, ni ne joue, ni ne se bat, ni ne se roule par terre ! On dirait de mignonnes caricatures ou plutôt de scrupuleuses réductions des parents. Des bonshommes pas plus hauts qu'une botte se courbent sous le poids de leurs trois ou quatre printemps, et marchent comme s'ils se sentaient dans les jambes au moins un quart de siècle de roulis. C'est d'un comique irrésistible. Quoique amusantes aussi avec leur triple jupe froncée et le fichu serré sur la poitrine et noué derrière les épaules (une mode calviniste, celle-là : l'austère réformateur prohibant „les corsages rembourrés sur le devant,“ on exagère la portée de cette prescription en effaçant le buste d'une façon violente) les fillettes, elles, excitent une pitié, à cause de leur regard vague et anxieux par une habitude d'interroger l'horizon, ce regard qu'elles tiennent de leurs mères.

Malgré novembre, le sable très velouté, et l'air qu'alourdissent à peine d'impalpables brouillards mauves, tiédissent délicieusement. Des plantes inconnues étalent un feuillage d'argent mat, et s'ornent de baies roses, blanches et grises, si jolies qu'on croirait du corail, des perles, de l'ambre laissés là par la mer. Une voix murmurante et berceuse, venue on ne sait d'où, cette voix douce et pâlie, presque spiritualisée que prendrait, s'animant, quelque portrait d'aïeule. Et de cela on reçoit une impression comme de prime été en une contrée chimérique, très respectueuse de nos sensibilités morbides qu'exaspèrent les clartés trop vives, les couleurs

contrastantes, les trop puissantes sonorités. Dans un anéantissement voluptueux de tout l'être se perdent les notions de temps, d'espace, de vie. Rien ne demeure que le ressouvenir d'un rêve... ébauché quand ?

Pourquoi, en présence de la mer, dès la première fois, cette intuition d'une chose déjà vécue ? Pourquoi longtemps avant de la connaître, de si fortes visions évoquées par son simple nom ? D'où vient que tout de suite elle s'empare de nous par des fibres profondes, et que son souvenir nous poursuit, et que nous hante, si douloureux, le désir de subir à jamais son étrange fascination ? Il y a là plus que l'harmonie de notre cœur angoissé avec sa plainte sauvage, plus que l'obscur agissement de cet atavisme par lequel nous prétendons expliquer tant d'Inexplicable ! Peut-être un pressentiment, ou un espoir seulement, de prolonger à son rythme incessant le rythme de la vie dans nos artères, de trouver près d'elle ou en elle, infinie ou même éternelle, un refuge contre le Néant ?...

Non, elle est la Destructrice, l'ennemie des hommes et des choses, et plus inéluctable que partout ailleurs en son gouffre guette l'inéluctable Mort ! A présent inoffensive et même favorable, si calme qu'on n'entend guère son souffle... sur les bords, un tournoiement de mouettes... là-bas, l'allégresse d'une voile blanche... Mais plus tard ; mais ce soir... ou demain...

Dans les dunes, sur le sommet extrême de la chaîne bordière, s'élève, toute neuve, une villa dont la façade

présente cette inscription : Mari Pulsa, repoussée par la mer. En voici l'histoire :

Il y a deux ans, un juge au tribunal d'Alkmaar fit construire, juste au-dessus de la plage très étroite une charmante habitation qu'en l'honneur de sa fille il dénomma Villa Tella. En dehors des vacances il s'y installait avec sa famille du samedi au lundi. Le reste du temps le logis demeurait sous la garde d'une vieille ménagère.

Cette dernière, de qui je tiens ces détails, prise de peur un soir qu'en novembre précisément, de mauvais nuages blêmes annonçaient la tempête, alla passer la veillée au village.

Une de ces nuits tragiques où la femme du marin écoute, frémissante, hurler le suroît, et n'ose, de crainte de défier le destin, raccommoder des filets pour une pêche prochaine, où tantôt, avec une résignation déjà, elle serre dans ses bras les enfants épeurés, et tantôt, pleine d'attente, fixe la porte par laquelle bientôt l'homme entrera, répandant une odeur âcre de saumure riant très fort, pour cacher l'émotion d'avoir une fois de plus échappé au trépas. Ces nuits-là, on ne couche que les tout petits ; malgré la houle grondante qui monte, monte, et pourrait les prendre dans leurs berceaux, ils s'endorment d'un sommeil adorable, et rêvent au bateau que promet le frère aîné. Les autres, ceux qui comprennent, veillent avec les adultes, et avec eux appréhendent, espèrent, doutent, leur âme trop grave

tendue à la clameur furieuse. Parmi ceux-là, parfois, un visage dur et fermé; des poings qui se crispent: le marin de demain, celui dont on ne voulut pas encore, et qui rage de rester avec des femmes éplorées au lieu d'aller au trouble des flots se faire flageller par les embruns, au lieu de sans cesse reprendre, dans une âpre lutte, la barque entraînée vers l'abîme insondable, au lieu de mêler un grand cri au magnifique de profundis dont la mer plaint ses victimes!

Cela dura jusqu'au matin. „Jusqu'au matin“, me raconta la vieille, „les meubles ont dansé le sabbat autour de nous, et nous avons pensé que le toit finirait tout de même par s'envoler de dessus nos têtes, avec les grosses pierres de cale. Puis du bleu, rien que du bleu. Alors, avec le chien Api, que j'avais emmené parce qu'il aboyait d'une façon lamentable, je m'en vais de chez les voisins. Lui détale par le sentier. Tout à coup il revient en sautant et en poussant des cris, mais des cris! Je tremble qu'il n'y ait le feu et cours à la villa. Ah oui! la villa! Je ne la trouve plus. Je me crève les yeux à regarder de tous les côtés. Plus rien! D'abord, j'ai cru que c'était un cauchemar, ou que je devenais folle à cause de cette nuit où on avait eu si peur. Je retourne chercher des gens, et enfin nous comprenons que c'est la mer „qui a tout pris“.

Api, „comprenant“, lui aussi, trembla, affolé, sur ses pattes admirablement torses de basset de race, et jamais ne se réconcilia avec la „voleuse“. Quant au proprié-

taire il s'empessa de faire reconstruire, juste au-dessus de la plage devenue plus étroite, une villa toute pareille, avec, sur sa façade, cette inscription, visible de très loin : Mari Pulsa !

Mieux qu'Amsterdam, septentrionale et splendide Venise, mieux que La Haye, cité auguste, où maintes fois se décida le sort des nations, cette gentille maison en briques précise la mentalité hollandaise. Paisible et joyeusement rouge sur la dune, elle prend la valeur d'un symbole affirmant la superbe de ce peuple qui mit à l'océan des barrières. On marche alors avec respect sur cette terre conquise sur les eaux, et défendue avec quelle indomptable énergie ! On admire ce phlegme d'abord crispant, qui se révèle héroïque et silencieux mépris d'un énorme et continu danger.

Mari Pulsa ! Il y a là aussi un présage. Tout près des bords, mais à une profondeur telle qu'aucun précipice ne saurait en donner une idée, s'étend une ville jadis engloutie et dont les habitants poursuivront „jusqu'au jugement dernier“ une existence sous-marine presque semblable à celle qu'on mène „en haut“. La veille d'un naufrage, les cloches de cette ville, comme celles d'Ys en Bretagne, se mettent en branle. Or, un jour, elles sonneront à toute volée, et le lendemain la petite maison aura été sapée avec la dune qui lui sert d'assise. Peut-être se relèvera-t-elle, au-dessus de la plage encore rétrécie, un nouveau défi inscrit sur le fronton.

Alors dans une fureur suprême, non contente de la prendre, elle, la mer s'élançera, brisant ses chaînes, par-dessus les pâturages où paissent les génisses pensives, par-dessus toutes les autres petites maisons que les femmes rangent dans une si parfaite sécurité, avec un soin si méticuleux, comme si elle ne pouvait les en chasser d'une seconde à l'autre, par-dessus Alkmaar, „toute mer“, dont le nom aussi la provoque.

Plus rien désormais ne l'arrêtera. Ce sera sa victoire définitive sur les continents. Après la Hollande, d'autres pays.

Et de ces innombrables choses qui frappent notre esprit et nos sens, de toute l'œuvre humaine, œuvre combien de fois millénaire, et de toute notre race, pendant un moment, tourbillonnera le chaos. Puis, le rugissement de l'universelle révolte. Puis le silence, les ténèbres primordiales, le Néant. Etre Dieu alors, et immuable, se rire d'un monde qui sombre!

De là vient que parfois le plus cher livre lasse, et que nous blesse le charme des fleurs éphémères et que nos yeux se ferment sur la beauté douloureuse. De là cette parole obsédante: „A quoi bon?“, qui paralyse nos efforts, rend l'inertie désirable, et empêche de goûter au bonheur.

Comme elle appelle, dans l'ombre massive, cette voix de la mer invisible!

DER WAHN DES MEISTERS

EINE NOVELLE.

(Schluß.)

Mit trockener Gebärde setzte der Justizrat ein. Mit zunehmender Begeisterung wurde sein Wort wärmer und überzeugender. Er entwarf ein schattenreiches Bild von den seelischen Qualen des Angeklagten, und es gelang ihm, einwandsfrei zu beweisen, daß die Handlung, für die Hans Heinrichs vor Gericht stand, nicht verminderter Zurechnungsfähigkeit, sondern höchster geistiger Besonnenheit und Überlegung entsprang. „Mein Klient“, so schloß er, „sieht den ganzen Wert seiner Tat in Frage gestellt, wenn man gegen seinen Willen und gegen den Tatbestand ihn für unzurechnungsfähig erklärt. Ich protestiere mit ihm gegen dieses zu einfache Verfahren und verlange eine genaue ärztliche Untersuchung. Andererseits waren seine Beweggründe so idealer Natur, daß die höchsten mildernden Umstände geltend gemacht werden müssen. Um zu einer genauen juristischen Abschätzung der Schuld zu gelangen, gibt es in meinen Augen nur ein Mittel, die Angelegenheit zu vertagen und den Meistbeschädigten, Herrn Professor Fritz von Thurn, als Zeugen zu laden.“

Der Gerichtshof war hiermit einverstanden und hob die Sitzung auf. Die Menge verließ unbefriedigt den Saal.

7.

Im Dezember kam der Winter. Hans Hinrichs ward ruhiger, weil er mit seinem Schicksal allmählich vertraut geworden war. Zu Anfang war er sich so leer, so müde vorgekommen; die Umwälzung in seiner Seele hatte alle Sonnigkeit und alles Streben in ihr ausgelöscht. Jetzt war der neue Zustand untrennbar mit seinem Leben verschmolzen und eine neue Menschlichkeit erwuchs sicher und klar aus der alten.

Von Zeit zu Zeit empfing er den Besuch einer seiner Freunde, mit denen er sich bereits über Kunst Dinge zu unterhalten begann. Bei dem letzten Besuche Justizrat Bremers hatte dieser ihm versichert, daß Fritz von Thurn als Zeuge für die Ende Dezember stattfindende Versammlung geladen sei. Hans war dadurch ein wenig aufgereggt worden. Aber er ergab sich bald. War denn ein anderer Ausgang möglich?

An einem Schneetage saß Hans in seinem Arbeitszimmer, das von hartem Winterlicht überflossen war. Er las in einem kunstgeschichtlichen Buche, war aber nicht so stark interessiert, daß er nicht von Zeit zu Zeit seine Lektüre unterbrochen hätte, um auf das Surren des Feuers im großen grünen Kachelofen und das einschläfernde Ticken der Wanduhr zu horchen. Da klang die Glocke, schrill und grausam, wie wenn sie Unheil verkünden und ruhige Menschen aufschrecken wollte.

Es klopfte an der Türe des kleinen Salons. Der Maler stand eilig auf und nahm der Wirtsfrau eine schmale längliche Karte aus der Hand. Es flimmerte ihm vor den Augen, als er den Namen las, der auf der Karte stand; er spürte, wie sein Herz so stark schlug, daß er es beinahe hörte. Der Atem stockte ihm in der Kehle. Die Karte trug den Namen: Professor Fritz von Thurn.

Hans stürzte wie wild ins Zimmer hinein, wo der Professor sich in einem Sessel niedergelassen hatte und ihm rasch entgegen kam. Er fing den Eiligen auf und sprach ihm zu, während Hans, der auf einmal etwas wie Schuldbewußtsein spürte, als er in die ernsten Züge seines Meisters sah, bange fragte: „Sie werden mir doch verzeihen?“

„Es ist schon längst geschehen“, antwortete Fritz von Thurn. Ich war kaum nach dieser schmerzlichen Überraschung zur Besinnung gekommen, als ich mich eifrigst nach den Motiven fragte, die hier ihr Tun geleitet hatten. Ich war immer meines Ernstes bewußt gewesen, aber angesichts Ihres viel höheren Ernstes war es mir, als sei ich ein irrender Knabe.“

„Sagen Sie mir nur ein Wort“, unterbrach ihn Hans Hinrichs, „nur ein einziges Wort: daß Sie verstehen, was ich gewollt.“

„Ich verstehe Sie ganz und gar.“

Hans Heinrichs neigte sich und drückte die Hand seines Meisters.

Was war ihm nunmehr das dumme Gerede der Menschen und was scherten ihn die Verdächtigungen seiner Kollegen! Die Wintersonne war für ihn etwas wie Frühlingsleuchten geworden. Es war spät, als die beiden sich trennten. Zum erstenmal nach dem folgenschweren Tage schief Hinrichs in der nächsten Nacht einen gesunden Schlaf.

8.

Die Verhandlung war auf einen der letzten Dezemberstage festgesetzt worden. Ein kalter durchdringender Winterregen hatte den Schnee in den Straßen und auf den Dächern gelöst und die Sonne leuchtete in die überall fallenden Tropfen hinein. In den breiten Korridoren des alten Justizpalastes, der von einer Anhöhe herab die Stadt beherrschte, liefen die Anwälte und Beamten emsig, in gebauschten Roben umher und kreuzten sich mit einem Publikum, das seltsam bunt und gemischt war, aber durchgängig der besten Gesellschaft angehörte.

Da fuhr endlich der Wagen des Justizrats vor. Man tuschelte sich allenthalben zu und fraß den alten Herrn, der munter dreinschaute, förmlich mit den Augen. Er drückte ein paar Kollegen, die ihn neugierig befragten, die Hand und verschwand hinter einer Türe, deren braunes Polster matt in der Wintersonne glänzte, die durch die hohen Fenster schräg auf die Gänge und in die Säle fiel.

Mit jeder Minute, die bis zum Heranrücken der festgesetzten Zeit schwand, wuchs die Neugier der wartenden Menge. Auf einmal ging eine Bewegung durch sie hindurch. Am Arme des Angeklagten Hans Hinrichs schritt Professor Fritz von Thurn die breite Treppe hinauf, verließ mit einem Händedruck seinen Begleiter und trat ins Zeugenzimmer. Dieser wurde von vielen begrüßt und begab sich nach einer Weile in den Gerichtssaal, als er den Portier seinen Namen rufen hörte.

Der Zuschauerraum war kaum groß genug. Neben den Menschen, die bei keiner Versammlung fehlen und deren hauptsächlichste Sensation es ist, wenn sie der Abschlichtung eines Mitmenschen beiwohnen können, waren viele Leute zugegen, die dem Urteil ein höheres und edleres Interesse entgegenbrachten.

Der Vorsitzende verlas eintönig und schnell, in fast unverständlicher Weise das Protokoll. Dann schritt man zum Verhör des einzigen geladenen, des einzig möglichen Zeugen Fritz von Thurn, der mit festem Schritt vor das Gericht hintrat.

„Was können Sie zur Belastung und Entlastung des Angeklagten Hans Hinrichs, der ihr früherer Schüler ist, aussagen?“ fragte ihn der Vorsitzende.

„Nichts weniger und nichts mehr als das, daß ich meinem lieben Schüler aus ganzem Herzen für die edlen Gesinnungen danke, aus denen heraus er ein Werk zerstört, über dessen Wert er mich zwar keines Besseren belehrt, aber das ich seiner Liebe gern opfere.“

„Sie bestätigen also die Aussagen, die hier vorliegen?“ Und der Richter verlas dieselben. „Ich habe diesen Erklärungen nichts hinzuzufügen“, antwortete Fritz von Thurn und trat, auf einen Wink des Vorsitzenden hin, vom Podium ab.

Justizrat Bremer faßte seine Verteidigung kurz genug. Er wiederholte seine letzten Ausführungen und beantragte Freisprechung. Die Geschworenen zogen sich zurück. Das Urteil lautete auf frei.

Vor der Beifall klatschenden Menge küßte Fritz von Thurn seinen weinenden Schüler auf beide Wangen.

FRANZ CLEMENT.

APPRÉHENSION.

Quand la vague amoureuse a caressé vos pieds,
 Qu'elle a mis son baiser à vos orteils fragiles,
 Et que lente, enlaçant vos membres juvéniles,
 D'un seul et long élan les a pris tout entiers ;

Qu'elle a joué de vous en vos formes graciles,
 Frêle enfant frissonnant, de vous, qui ne saviez
 La mer insidieuse et fausse, et qui riez
 De voir les flots câlins et les vagues dociles ;

J'ai songé que les jours viendraient, les jours d'ardeur,
 Où dans les flots félins et faux votre candeur
 Divine sombrerait sans laisser de ses traces,

Que votre corps pâmé des frissons de la chair
 Connaîtrait les espoirs déçus, les heures lasses....

..J'aurais voulu te voir mourir devant la mer !

Trouville, août 1904.

CEPENDANT QUE TU DORS

Cependant que tu dors et souris en ton rêve
Aux anges blonds, passants de tes yeux ingénus,
Je te revois courir vers la mer ; tes pieds nus
Creusent le sable roux et mouillé de la grève.

La vague molle, auprès, s'écroule et se soulève,
Et paraît être encor qu'elle n'est déjà plus...
Tu vas en hésitant, à pas irrésolus,
Et de l'effroi, parfois, dans un rire s'achève.

Sous la vague qui meurt et qui renaît encor,
La trace que ton pas incruste au sable d'or
Dans un baiser subtil et délicat, s'efface.

Mais sur la grève nue et pâle de mon cœur
Où tu posas, sans le savoir, ton pied vainqueur,
L'Océan passerait sans effacer la trace!

Le Tréport, août 1904.

MARCEL NOPPENÉY.

Extraits de *„De myrrhe, d'encens et d'or.“*

PUCKI'S ERDENFAHRT.

EIN SATIRISCHER ROMAN.

(Fortsetzung.)

8. „QUAEQUE IPSE MISERRIMA VIDI
„ET QUORUM PARS FUI.“

Das in unserm vorigen Kapitel geschilderte Erlebnis hatte die Machtgelüste Puckis, dessen Auffassungsgabe trotz seiner Jugend in außergewöhnlichem Maße entwickelt war, hinlänglich gestillt. Ehrgeizig, wie jeder zwanzigjährige Jüngling, nahm er sich vor, auf idealerem Gebiete, in edlem geistigen Streben bei den Menschen Ansehen und zugleich innere Befriedigung zu erlangen.

Sein täglicher Kontakt mit Adolar und Marc O'Parnell hatte in ihm in kurzer Zeit die schönsten Talente entwickelt. Von Adolar hatte er erlernt, wie man die besseren Weine mit Vollgenuß und nach Kennerart trinkt, indem man zuerst sorgsam sein Glas gegen das Licht erhebt, um die Farbe des Wachstums zu mustern und dabei einige schneidige Worte murmelt, wie hochfarbig oder reif, das Glas sodann zur Nase führt und, die Augen auf einen unbestimmten Punkt im Zimmer gerichtet, daran andächtig riecht: hierauf darf eine erste leichte Zungenprobe erfolgen, worauf ein zweiter

tieferer Schluck es gestattet, den vollen Charakter des Weines zu erfassen.

Pucki hatte es ferner dem Titularbischof von Astis Pumante abgesehen, wie man eine Hummermayonnaise nach allen Regeln der Kunst bereitet, und wie man je nach Gelegenheit und Stunde mit angeborener bäurischer Gutmütigkeit grobschrötige Anekdoten vor einem meist willigen Auditorium zum Besten giebt.

Auch von der Überkultur Marc O'Parnells hatte Pucki sich manches angewöhnt, namentlich dessen hübsche selekte Ausdrucksweise zur Bezeichnung jener Dinge, für welche die gewöhnlichen Sterblichen lächerlich-einfache und vulgäre Namen haben. Seinen Hotelier nannte Pucki Amphitryon, seinen Kutscher Phebus oder Automedon; seinen Kellner hieß er Boy oder Sklaven, gewisse Weiber von der Species der Nachtfalter Oaristis, Hetäre oder Odaliske. Von Marc O'Parnell hatte Pucki erlernt, wie der Pariser Boulevardier den Smoking trägt, und wie der Lord Dundal den Spazierstock schwingt, wenn er im Hydepark zu London spazieren geht.

Auch wie man einen Hexameter baue und ein Sonnett poliere, hatte der „junge Fremde,“ wie die Lampeduser Pucki nannten, bald erfaßt. Es war denn auch für die literarischen Zirkel Lampedusens ein Ereignis, als in der mit Recht so hochgeschätzten Zeitschrift „Floréal“ (Abonnementspreis: 8 Mark pro Jahr) folgendes wunderschöne, französische Gedicht erschien:

SONNET ÉGYPTIEN.

Le rêve exaspéré se terminait dans l'ombre
 Et mettait un reflet rougeoyant à nos cœurs.
 L'éphèbe préludait à des rythmes vainqueurs,
 Et versait de l'absinthe au fond du caveau sombre.

De blancs rhinocéros se promenaient en chœur
 En chantant l'hymne fou des verbes et des nombres.
 Au sommet de la tour verdoyaient les concombres
 Comme un songe inouï, délicat et moqueur.

Cependant que paissaient au gré des heures folles
 La fiente parfumée et les frêles paroles
 Que dit le papegai du haut de son perchoir.

Un roi de songe errait parmi la forêt vierge.
 Et je vis l'obélisque érigé comme uu cierge
 Qui piquait une tête au fond d'un entonnoir.

Das Gedicht machte Furore.

Man stritt sich förmlich um die Nummer des „Floréal“, denn es gehörte damals in Lampeduse zum guten Ton, ein Kenner und ein Bewunderer des modernen französischen Symbolismus zu sein. Als man Herrn Professor Quaring, dessen Worte in Lampeduse fast allgemein als die Quintessenz der Kritik angesehen wurden (wahrscheinlich weil der Vater des Herrn Prof. Quaring eine der schönsten Kartoffelzüchtereien des Landes besaß), im Caféhaus um seine Meinung befragte, legte er mit einer ernsten, nachdenklichen Geberde das Buch bei Seite, blies eine Wolke weiß-blauen Cigarrendampfes in die Luft, und tat mit einer

Miene, als wolle er ein Welträtsel lösen, den gewichtigen Ausspruch: „Die Sache ist nicht schlecht.“

Die Damen waren entzückt und wenn in den Ballpausen eine die andere im Hinweis auf Puckis Lyrik fragte: „Qu'en pensez-vous madame? N'est-ce pas que c'est exquis?“ — so antwortete die Gefragte regelmäßig: „C'est tout-à-fait charmant.“

Die Begeisterung der Lampeduser erreichte ihren Höhenpunkt, als in der darauffolgenden Nummer des „Floréal“ unter dem Titel „Sonnet Wagnérien“ folgende zweite Kunstprobe von Puckis poetischem Können erschien:

SONNET WAGNÉRIEN.

Vers l'opalescent nard des navrances tabides
Sourit le séraphin aux pensifs escargots;
Un air de Lohengrin au chœur des haricots
Ondule longuement ses arpeges languides.

Le frêle hippopotame amasseur de mégots,
Poursuit au sein des eaux des délices morbides
Pale un corbeau roucoule en octaves acides
Le chant désespéré mais grave des magots:

„Vomis comme un repas et tes chants et tes râles
„Hais les reflets ardents des caméléons pâles,
„Emplis tes yeux cernés de tes spasmes d'effroi:

„Et la dague à la main grandi de ton courage,
„Mets, relevant ton col aux souffles de l'orage,
„Une chaude pelisse afin de n'avoir froid.

Sogar die Provinz huldigte dem jungen Dichter. In Daskirchen setzte man seine Verse in Musik, worauf sie der gefeierte Heldentenor Henrik Nathanowitsch zwischen der Arie: „Vous êtes si jolie,“ und Paul Delmets „Étoile d'amour“, unter brausendem Beifall vortrug. Mascagni, der mit Nathanowitsch in Buenos-Ayres zusammengetroffen war, und zufällig in Daskirchen in der Sommerfrische weilte, trat an den Sänger heran und drückte ihm vor aller Augen schweigend die Hand. — Einige Damen weinten vor Rührung. Wie ein strahlender Stern war Pucki am literarischen Horizonte Lampedusens aufgegangen: wie ein Stern sollte er fallen. Gleich den Heroen des großen Athen, sollte auch er dem Wankelmute seiner Bewunderer zum Opfer fallen und die Unbeständigkeit der Lampeduser Volksgunst erfahren.

Auf Anraten Marc O'Parnells veröffentlichte Pucki unter dem Titel: „Les têtes blondes,“ ein Gedicht, das mit den Versen anfang:

„Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris: son doux regard qui brille. —

Die Enttäuschung war ziemlich allgemein. Herr Prof. Quaring hatte als jegliche Kritik ein mitleidiges Achselzucken für die „gröbliche Verirrung“ des jungen Mannes. Die Freunde Puckis verließen ihn zwar nicht, denn er war reich und dabei sehr freigebig. Sie überhäufte ihn auch in Zukunft mit ihren Schmeicheleien und sprachen in Puckis Gegenwart von seinem Genie,

aber einer von ihnen, der es gut mit dem jungen Autor zu meinen glaubte, nahm den Schöpfer des „Sonnet Wagnérien“ bei Seite und hielt ihm eine längere, unzweideutige Rede über die „Lüge der Kunst.“ Dann riet der Freund ihm zu einem praktischeren Studium und empfahl ihm die juristische Carrière.

Als Herr Osimondias Cigrang, der wirklich künstlerisches Fühlen und literarisches Verständnis besaß (wahrscheinlich aus dem Grunde, weil seine Mutter in einer Anstalt für Epileptiker verschieden war), sich erkühnte zu behaupten, das Gedicht: „Les têtes blondes“ stamme von Victor Hugo, belohnte ein lautes Gejohle den vermeintlichen Witz.

Marc O'Parnell aber trank sein Glas Scotsch Ale aus und lächelte dabei wie ein Haruspex des Numa Pompilius.

9. PUCKIS WEITERER LEBENSWANDEL.

Um eine Erfahrung reicher stellte Pucki, der darauf verzichtete, vermittelt seiner Geldmittel zu glänzen und der Welt eigenmächtig sein Schrifstellergenie zu verkünden, seine literarische Tätigkeit gänzlich ein. Es war die höchste Zeit, denn bereits zeigten sich bei ihm jene Symptome von Magenerweiterung und starker Nervenstörungen, die gewöhnlich bei jungen Autoren auftreten, sobald diese ihrem Gehirne Gewalt antun, und, in ihrem Künstlerwahn befangen, in sich gekehrt

einhergehen, die Außenwelt verkennen und allen Prinzipien der Hygiene spotten.

Auch Pucki befiel der Spleen. Böse Zungen behaupten sogar, er hätte sich aus Langeweile dem Trunk ergeben, und man hätte ihn in den Weinverließen des Kasino beobachtet, wie er in Gesellschaft gottvergessner Zecher das Lied von den „Drei Grafen“ gesungen:

„Und willst du in ein Kloster gehen,
Willst werden du eine Nonn,
So will ich die Welt durchreisen,
Bis daß ich zu dir komm.“

Wie dem auch gewesen sein mag, so war Pucki dennoch, gottlob! ein viel zu lustiges Teufelchen, als daß ihn seine Schwermut ins Kloster getrieben hätte. Festgesinnt, alle irdischen Genüsse über sich ergehen zu lassen, warf er sich blind in den Taumel der Freuden. Er fand dabei keine dauernde Befriedigung. In seiner Eigenschaft als Teufel widerstrebte es ihm, gleich dem braven philanthropischen Faust, sein Glück in dem Glücke seiner Mitmenschen zu suchen, Kolonien zu gründen und sich in sozialer Hinsicht segenspendend zu betätigen.

Selbst seine erotischen Experimente waren dem schönen Pucki mißlungen. Dreimal hatte ihn die Liebe erfaßt.

Seine erste Flamme hieß Rosa. Rosa ist Latein, (o Wunder!) und heißt auf deutsch: Rose. Wie eine Rose

war sie blühend-jung, mit einem Gesichtchen von Milch und Blut und mit Äuglein, die dreinschauten, als sei ihre Besitzerin erst gestern auf die Welt gekommen. Sie war hübsch, und Pucki liebte sie in ihrer Kindlichkeit mit der Inbrunst seiner ersten Liebe. Rosa war gut, denn ihr Herz war weich wie Wachs. Sie konnte kein Tierchen leiden sehen, ohne zu weinen, geschweige denn einen feschen jungen Mann, wenn er schön tat und dabei sogar seufzte. So kam es denn, daß das Herz Jungröschens, als Pucki einst auf drei Tage verreist war, in glühender Liebe zu einem Primaner schwoll, der ihr nach Werthers Formel geschworen, er könne ohne sie nicht leben. Da wandte sich Pucki ab und ging zu Elvire.

Elvire war bleich, hatte große, träumerische, mattschimmernde Augen und schritt einher wie eine Blume der Nacht. Ihr Lieblingsparfum war Heliotrop, ihre Lektüre Lenau und Maupassant. Sie hatte literarische Ansprüche, litt zeitweise an Hallucinationen und währte sich die Chrysis von Pierre Louys. Pucki liebte sie als Gegengift gegen Rosa: sie war für ihn eine narkotische Arznei, und als er sich an ihrer Mondscheinerotik sattgetrunken und sich von Rosa geheilt, ging er zu Julietta.

Julietta war Schauspielerin. Sie gehörte demnach nicht mehr zu den „anständigen Damen“ wie Rosa und Elvire, aber sie war besser als diese. Ihr Herz hatte geblutet als sie, jung und unerfahren, sich an

den Dornen verletzt, die auf dem Pfad des Lebens mit ihren Stacheln nach den jungen Menschenherzen zielen. Sie war sanft und klug. Und weil sie stets sanft und klug und nimmer launig war, fand Pucki auf einmal ihre Liebe eintönig und banal: sie sei nicht Weib genug, er liebe noch immer die kleine Rosa. Rosa aber hatte unterdessen geheiratet und hatte bereits zwei Kinder, einen Rangen, der hieß Fritz, und ein Töchterlein, das hieß Röschen. Sie hatten wie ihre Mutter so klare Äuglein und wie ihre Mutter so ein liebes Kinderherzchen.

Unterdessen waren drei Jahre vergangen, seit Pucki auf Erden gelandet war.

Der väterlichen Weisungen eingedenk, hatte er das Menschenherz studiert und unsägliches Elend darin erkannt. Dem Beispiele der Menschen folgend, hatte er die raffiniertesten Martern eronnen, um nach seiner Rückfahrt in die Hölle Remedur zu schaffen in den alten väterlichen Marterkasten. Pucki hatte an den Fakiren erlernt, es seien nicht die leiblichen Qualen, deren es ferner zum Peinigen der Menschen bedürfe. Daß letztere den Teufeln in der Marterkunst weit voraus seien, hatte er nicht ohne Neid erkannt.

Er hatte es mit zugesehen, wie die Menschen unter dem Vorwand der Selbsterhaltung ihre Mittiere, die Frösche, lebend geschunden und die Krebse in siedendem Wasser kochten, um sie sodann unter Zungenschnalzen als Delikatesse zu verspeisen.

Er hatte es erlebt, wie die Menschen sich zu ganzen Armeen zusammentaten und ihr eigenes Geschlecht vertilgten, wie sie unter dem Deckmantel der Wissenschaft an lebendigem Leibe unschuldige Tierchen operierten, Schmetterlingen und anderen Insekten ihr ephemeres Dasein nicht gönnten und sie zu Myriaden töteten, weil diese ihrem Daseinszweck und ihrer Beschaffenheit gemäß am Überfluß der Menschen nagten.

Dabei behauptete das entartete zweibeinige Raubtier Mensch, es sei „der König der Schöpfung“, die anderen Tiere [seien zu seinem Dienste erschaffen, sie hätten keine Seele, ihr Fühlen sei beschränkt oder bestehe überhaupt nicht. Als ob je ein Mensch in der Seele eines Tieres gefühlt hätte?

Dabei hatte es Pucki mitzugehört, wie schäbige Gelehrte von der Weltordnung sprachen mit einer Sicherheit und Ruhe, als verzehrten sie ein Apfelmus; wie „der König der Schöpfung“ sich manchmal über seine Mitmenschen erhob, weil er ein bunteres Kleid auf seinem nackten Leibe trug, und wie andere Exemplare wie auf Stelzen durchs Leben gingen, weil ihr Schwiegervater den Staatsorden trug, oder sie sich selbst Doktor nannten und eine schöne Orthographie schrieben.

Dies alles hatte Pucki mitangesehen. Da reifte in ihm über Nacht ein teuflischer Entschluß. Im Besitze seines wundertätigen Ringes, nahm er sich vor, sich die Menschen bereits auf Erden tributpflichtig zu machen, um deren feile Seelen später desto sicherer in Empfang

zu nehmen. Wie ihm dies gelang, und wie er den „König der Schöpfung“ als Versuchsobjekt seiner physiologischen Studien und zugleich als Zeitvertreib benutzte, werden wir in unserer Geschichte vom „Igel“, oder „der Mann mit den zehn Milliarden“, ausführlich berichten.

(Fortsetzung folgt.)

EUGÈNE FORMAN.

HAINE.

A. MARCEL NOPPENÉY.

L'orgueil, par une nuit de suicide, m'a dit :
„Hais ! La haine et l'orgueil sont les vertus des forts.
Leurs palais sombres sont d'inexpugnables forts
par delà les éclairs, sur un sommet maudit.

Hais, chevalier d'orgueil ! Car l'amour est stérile
qui fait se consumer en plaintes les Tristans.
Mais celle qui jadis a lancé les Titans
contre les dieux, la haine, est féconde et virile.

Les guirlandes d'amour sont des chaînes de fer.
La haine est liberté, sans liens ni murailles.
Amour : le pélican, déchirant ses entrailles,
Haine : immortel phénix surgi du feu d'enfer.“

Lors, vêtant mon ardeur d'une fauve cuirasse
et casquant mon orgueil d'impérial mépris,
avec le bouclier du fier dédain, j'ai pris
le glaive du courroux qui transperce et terrasse.

Et ma haine a tué le minotaure amour,
au labyrinthe fou des tristesses charnelles ;
et clamant leurs chansons résurrectionnelles,
mes rêves délivrés ont revu l'or du jour.

J'ai sacré ton autel au temple de mon âme,
et dans les encensoirs balancés à ton front,
mes colères, mes deuils, mes rancœurs brûleront
comme encens d'amertume, ô haine, Notre-Dame!

J'AI BAISSÉ SUR LES YEUX.....

J'ai baisé sur les yeux de douces jeunes filles...
Comme dans les chansons, les dômes des charmilles
faisaient à nos aveux un asile fleuri.
Dans nos âmes, l'amour chantait sa mélodie
suave et pure, infiniment. Lors, j'ai souri
du sourire de ceux que l'amour incendie!

J'ai donné mon espoir, ma joie et ma tristesse,
mes rêves et ma vie à l'implacable hauteur
d'Une que j'adorai, belle comme une houri.
Dans nos âmes, l'amour chantait un chant d'automne
triste comme un sanglot et doux. Lors, j'ai souri
du sourire de ceux que l'amour empoisonne!

Depuis les frais baisers des amours ingénues,
depuis les lys défunts, des heures sont venues
de vices et d'ardeurs, qui font les cœurs meurtris.
Les hymnes se sont tus en moi mon âme grise
et vers les rêves fous et roses, je souris.
du sourire navré de celui qui méprise.

MEERESKLAGE.

Das Meer quillt auf und ab und braust und schäumt,
und in dem Sand verklinget seine Klage,
daß es mit Trotz sich gen die Erde bäumt,
und in jedweder Nacht, an jedem Tage,
ohn Unterlaß und ohne sichere Beute
Das Land beschenkt und nicht berauben kann.

Wie ein zermartert Herz, in dem das Blut
hart und empört, und immer lauter schlägt,
und das in heiligem tollen Übermut
die Welt umfassen will, die still es trägt.
So kreischt das Meer, und über die weißen Dünen
Blinkt Sonne, die's mit Silber reich verbrämt.

Knocke, August 1907.

FRANZ CLEMENT.

MEERESSONNE.

Es ging durch die Lüfte wie Flügelschlag,
das Meer zerbarst an dem Strande.

Und wo überm Wasser der Himmel lag
standen die Wolken in glührotem Brande.

Wie ein Bräutigam, der ins Brautbett wallt,
war die Sonne ins Wasser gestiegen.

Und ein kupferner Streifen zur Höhe flammt,
während die Wellen im Golde liegen.

Fern vor den Inseln erschauert das Meer
in silbernen Wogenkämmen.

Im verwunschenen Schiff zieht die Nacht einher,
und die Wasserberge brennen.

Knocke, August 1907.

FRANZ CLEMENT.

SULLY PRUDHOMME

Un poète vient de s'éteindre qui, comblé d'ans, d'honneurs et d'argent, connu pourtant des désenchantements amers et de cruelles déceptions. D'avoir, au début de sa carrière, rencontré le mensonge des choses, influença sa vie, sinon ses ouvrages, et l'on assista à ce spectacle pathétique d'un timide, presque d'un misanthrope créant l'œuvre lyrique la plus saine, la plus haute et la plus noble de tous les poètes de sa génération.

De ceux-là il fut, sans conteste, le plus grand : moins populaire peut-être, moins fêté que tel ou tel autre, mais connu tout autant, et aimé profondément il goûta en outre la gloire universelle : quoique dû aux influences scandinaves de son ami Gaston Paris, le prix Nobel récompensa — vingt ans après son élection à l'Académie — le poète „idéaliste“ de *Bonheur* et de *Justice*. Mais dans le cœur des adolescents pensifs qui le lisent vers la vingtième année, l'auteur des *Stances et Poèmes*, des *Epreuves*, des *Solitudes* et des *Vaines Tendresses*, trouva une plus magnifique reconnaissance qu'en l'or du savant septentrional, et c'est à cette intuition très exacte de lui-même, de son œuvre et de sa valeur, que nous devons la fondation du prix Sully Prudhomme.

Hélas ! dès la première attribution les plus chères théories du poète furent attaquées de front. Adversaire déclaré des principes libérateurs de la poésie moderne, Sully Prudhomme vit son prix annuel récompenser un ennemi de la césure réglementaire et des rimes alternatives ! . . . Depuis le vers libre triompha à plusieurs reprises et le poète connut l'amertume singulière d'aider — noblement — de son argent à la diffusion des préceptes qu'il combattait avec sa plume.

Elégiaque et philosophe dès ses premières œuvres, Sully Prudhomme accentua cette dernière expression à mesure que l'âge lui faisait délaisser la note plus essentiellement sentimentale. Mais celle-ci, il ne l'abandonna jamais entièrement, non plus que ne fut jamais

exempte de pénétrante et lucide psychologie sa mélancolie initiale. Qu'on se garde toutefois de méconnaître les tendances et les qualités de son esprit; à juger chrétien ou simplement religieux Sully Prudhomme, on se tromperait étrangement: selon le mot d'Anatole France, il fut un „pieux athéiste“ et son désespoir est vertueux à l'égal de l'espérance. C'était un confesseur, mais un confesseur laïque, et son scepticisme était serein comme la foi aveugle des âmes simples.

Sully Prudhomme était un doux et un modeste. Il mourut dans une gloire limpide et calme. Il aima la solitude, le silence et l'intimité et jusqu'en ses obsèques s'affirma cette dilection.

Et c'est ainsi que se réalisa le vœu du poète :

„Vous qui m'aidez dans mon agonie
Ne me dites rien ;
Faites que j'entende un peu d'harmonie
Et je mourrai bien.

La musique enchante, apaise et délie
Des choses d'en bas ;
Bercez ma douleur, je vous en supplie
Ne lui parlez pas.“

MARCEL NOPPENÉY.

BIBLIOGRAPHIE.

LES REVUES

Mercure de France, 16 août et 1^{er} et 16 septembre :

Pierre Lasserre rappelle le souvenir d'Edmond Biré, ce „destructeur de légendes“ si ignoré du public, si estimé des lettrés, tous, peu ou prou, ses „débiteurs“. Pierre Lasserre prouve que le reproche d'injustice adressé à Biré à l'égard de Victor Hugo n'est point fondé, et estime légitime l'enquête intime de cet hugophile qui

n'était pas hugolâtre! — Le conte critique de Remy de Gourmont, *M. Lecamus à Lourdes* fait, comme la Vierge de J.-K. Huysmans, „d'une pierre deux coups“. L'ironie de Remy de Gourmont est redoutable: „M. Lecamus était un homme d'une piété éclairée... Un jour, il dit à un libre penseur qui le pressait: „Vous avez Marcel Prévost et Lucien Descaves, soit; nous avons J.-K. Huysmans et René Bazin. „L'autre ne trouva rien à répondre. „ — En effet! — MM. Henri Potez et Edouard Maynial parlent des aventures amoureuses de Denys Lambin et de Casanova. — La nouvelle de Max Anély: *Dans un monde sonore*, pourrait être signée Ed. Ducôté. — Jules Troubat, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, évoque *Un coin de littérature sous le second Empire*, en publiant des lettres inédites de Champfleury. — L'opposition de l'esthétique goéthéenne et de l'esthétique hugolienne par F. Baldensperger est intéressante et nécessaire. — Maurice Dumoulin étudie les relations de *l'Art avec l'Etat au XVIII^e siècle*. Un rappel ému du poète *Calemard de la Fayette*, mort prématurément, signé Lucien Bauhin. — La *Revue de la quinzaine* du *Mercury de France* est l'indispensable instrument de toute culture littéraire contemporaine. Henry Albert y suit d'un œil attentif et bienveillant les efforts de *Floréal*. — La nouvelle de R. Kipling *Dray man you dee*, quoique excellemment traduite par MM. Fabulet et Austin Jackson, n'est pas propre à donner la mesure de ce grand écrivain. — Dans le numéro du 16 septembre Jules Sageret parle du *Paradis laïque de Zola*.

Dans la *Revue* (15 août) M. Henri d'Almeras explique pourquoi la vente des livres français diminue. La faute, dit-il, en est aux éditeurs. Ceux d'Angleterre et d'Allemagne savent leur métier, pour l'avoir appris pratiquement. Ceux de France sont des „incapables“.

M. d'Almeras est cruel, mais il a raison. La situation du Luxembourg nous convie à une comparaison facile. Or, à opposer l'empressement des libraires allemands à l'incurie des libraires français, le génie de réclame des uns à la routine mesquine des autres, nous pouvons prétendre que M. d'Almeras reste encore en deçà de la vérité! — Dans la *Revue* du 15 sept. des vers (?!) de

Mme Jehanne d'Orliac! Il convient de savourer celui-ci entre tous :
„Quotidiennement! Quel âpre corps-à-corps!“

Madame Jehanne est indiscrette!

La **Belgique artistique et littéraire** est à la Belgique ce que le *Mercur* pour une part, est à la France: La revue nationale du mouvement intellectuel. M. Paul André (N^o de septembre) y fait sortir de l'ombre le peintre anversoï Willem Linnig, junior, (né à Anvers en 1842), de qui seule la communauté d'origine avec les Rubens, les Teniers, les Van Dyck l'empêcha, jusqu'à présent, la pleine consécration. — D'Emile Sigogne des *Propos de Philosophie* d'allure nietzschéenne. — Un conte lunaire de Sylvain Bonmariage. -- Suite et fin de *La Mal Vengée* de Louis Delattre, tirée du roman de Diderot: *Jacques le Fataliste*. — Des vers de Pierre Nothomb. — La suite de *Ferveur*, roman de Prosper Roidot. — Critiques de Georges Marlow, Sander Pierron.

Vers et Prose vient de publier son dixième fascicule. Jean Moréas y donne de subtiles et évocatrices notes de voyage, Henri de Régnier des vers libres: *Le Départ*, Laurent Tailhade: *Le Blason de Flore*; Van Lerberghe y réédite un de ses premiers contes: *La Grâce du Sommeil*, et Albert Mockel y publie trois contes nouveaux. Maurice Barrès y préfacie les *Lettres à l'Elue* de Tancrède de Visan; Saint-Pol-Roux, Louis Le Cardonnel, André Fontainas y signent des vers, et le conte d'André Thévenin pourrait être attribué à André Gide. Le *Voyage de Jason* de Paul Fort, autre réédition, est extrait des *Idylles antiques* de ce beau poète. — Ces noms ne sont-ils pas la preuve irréfutable et magnifique du symbolisme toujours vivant, toujours triomphant?

Le **Beffroi** (juillet-août) alterne des vers et de la prose d'égal intérêt. Au sommaire: Louis Dumont, Léon Deubel, Jules Mouquet e. a. De René Martineau d'originales *Notes sur Huysmans*; de Louis Lormel une nouvelle cruelle et triste; de Léon Bocquet la critique des *Poèmes*, pages remarquables, d'une perception aigüe.

Notre jeune confrère liégeois: **Vers l'Horizon** publie des vers d'Edmond Picard: *La Béguine*; *Retour*, page d'une belle simpli-

cité émue d'Albert Lecocq; la *Couronne des Aubes* de J.-J. Van Dooren. — *Vers l'Horizon* dit encore quelques mots de la *Fête des arbres*, à Esneux (Liège) le 18 août. Nous y apprenons qu'on y lut des poèmes de Retté et de Hardy. A Luxembourg — ou était-ce à Mondorf — alors qu'on voulut quelque jour magnifier en vers, l'arbre — ou était-ce un arbuste — âme du paysage, on ne trouva qu'un poème de Normand — ou était-ce de Rameau!

La *Revue Funambulesque* publie un beau et noble poème de René Schmickrath : *Les Désespérés*, et de beaux vers de Robert Decerf et de Maurice Gauchez.

MARCEL NOPPENBY.



Nous informons nos abonnés et lecteurs que pour des raisons d'opportunité, *Floréal* paraîtra dorénavant le 1^{er} de chaque mois.

— Dans le prochain fascicule (N^o 7) paraîtront des vers inédits de Paul Fort, que le poète des *Ballades Françaises* a bien voulu réserver à *Floréal*. Dans la suite, pages et vers inédits des plus grands écrivains et poètes contemporains de France, de Belgique et d'Allemagne.

— Au prochain *Floréal* la table des matières du tome II (fasc. 4, 5 et 6.)

DEUTSCHE LITTERATUR.

(MONATSRUNDSCHAU)

Es sind immer zwiespältige Empfindungen, die von Heinrich Manns Romanen und Novellen ausgelöst werden. Nicht als ob sich etwa moralische Präokkupationen mit dieser Wertung des Talenten kreuzten, oder als ob zwischen Menschlichkeit und Kunst in diesen Werken eine Lücke oder gar ein Gegensatz klappte; die Zwiespältigkeit geht aus andern Ursachen hervor. Heinrich Mann sündigt durch das Übertriebene seiner Qualitäten. Er hat eine starke Begabung für die Gestaltung großer Leidenschaften und er wird dabei selbst so warm, daß er im wirren Taumel kaum das Gleichgewicht behält und daß der Leser es leicht auch verliert. Oder vielleicht bleibt er bei seinem Feuerwerk eisig kalt? Es ist immerhin denkbar, und dann gebührt ihm der Name eines sehr großen Virtuosen.

Bis dahin gab Heinrich Mann ein Werk, bei dem die Auslösung zwiespältiger Empfindungen bis aufs äußerste Mindestmaß beschränkt war. Dieses Werk ist seine Trilogie von den Göttinnen, die drei Romane der Herzogin von Assy. Es war aus einem Guß: der begeisterte Sang eines über alle Stränge schlagenden Lyrikers von dem verzweifelt Suchen der Sinne und dem Bankrott aller Genußsucht. Manns lateinischer Leidens- und Gesinnungsgenosse ist auch nicht d'Annunzio, ist Sar Peladan. In den beiden steckt viel mehr rassechtes Heidentum als in d'Annunzio.

Heinrich Manns neuester Roman „*Zwischen den Rassen*“ ist nicht halb so wertvoll wie die Göttinnen-Trilogie und auch nicht aus der bohrenden Psychologie der „*Stürmischen Morgen*“ geboren. Aber er taugt als Ganzes viel mehr als „*Die Jagd nach Liebe*“ und „*Im Schlaraffenland*“. In einer verwirrenden Buntheit

und mit einer erstaunlichen Kunst ist neben den wertlosesten und geschmacklosesten Karrikaturen so viel Leben in das Buch hinein gebracht, daß es bei einer zweiten Lektüre den Anspruchsvollsten entschädigen kann, wenn er Geduld zeigt. Es sind Visionen darin, die mit solch suggestiver Kraft wiedergegeben sind, daß man sie lange nicht los wird.

* * *

Ein Bescheidener, Tüchtiger und Sicherer ist wieder von uns gegangen: Wilhelm Holzamer. Er war kaum Ende dreißig und hatte eben das Instrument rein gestimmt, auf dem er vor circa 10 Jahren verheißungsvoll zu spielen begonnen. Er hinterläßt vor allem drei Romane, zu deren Empfehlung sein Tod mir traurige Veranlassung bietet: „Inge, ein Frauenleben“, treu und lyrisch erzählt, die reizende Geschichte vom Schneider Peter Nockler und den mit Klugheit gesättigten Priesterroman „Der heilige Sebastian“. Holzamer war daneben ein kluger Kritiker. Paris, wo er einige Jahre gelebt hatte, war ihm lieb geworden, und er war einer der wenigen geschmackvollen und kenntnisreichen Vermittler französischer Kultur und Kunst. Nun er nicht mehr ist, vermißt man ihn. Sein Wirken war ruhig, und er kannte die große Trommel nicht, unter deren Klang so viele Unwürdige einziehen.

* * *

Mit *Johannes V. Jensen* tritt ein neuer Däne ein, der wahrscheinlich mehr verspricht als er halten wird. Mathilde Mann hat bei S. Fischer einen Roman von ihm übertragen, der *«Madame d'Ora»* heißt und die Aufmerksamkeit ohne Zweifel fesseln wird. Die Heldin des Buches, eine verblühende Diva, die einen berühmten Gelehrten liebt, ist von einer Phantasie erschaffen, für die die Realitäten im Leben einer solchen Frau nur Schmuck bedeuten. Alle ihre Äußerungen sind einheitlich gestimmt; schade nur, daß ihr Leben so verläuft und schließt, wie nur ein ganz abnormes Leben es kann. Dabei ist diese Frau so weiblich normal, fast

übernormal und leidet nicht mehr und nicht anders als ihre Schwestern Ihr Leben wird zerstört durch den geistig kranken Gelehrten Edmund Hall, der in irregeleiteter Geschlechtlichkeit und über-scharfem Verstande Verbrecher wird. Voll von Tollheit und von verrückten Geschehnissen ist dieser Roman mehr interessant als künstlerisch wertvoll. Aber der Stil ist von einer neuartigen Kühnheit, von einem Klingen und von einer kalten Sicherheit. „Madame d'Ora“ ist das *amerikanische* Buch eines Nicht-Amerikaners. Die Realitäten sind so unglaublich außerordentlich, daß sie ans Phantastische streifen. Durch solche Bücher hindurch versteht man Edgar Poe. Die Beschreibung der spiritistischen Sitzungen könnte von ihm sein, wenn sie ein wenig konzentrierter ausgeführt wäre.

* * *

In den Bard-Marquardtschen Sammlungen erschienen kürzlich einige interessante Bändchen; darunter sind zwei Städtebilder vorzugsweise zu erwähnen. *München* von E. W. Bredt ist eine originelle, etwas zu sehr vom Lokalpatriotismus diktierte, aber in allen Teilen geistvolle Einführung in Münchens Kunst- und Bau-schätze. Der Band ist reich und geschmackvoll mit Bildern geschmückt; besonders das Titelbild: eine Reproduction der Georgischen „Frauenkirche“ ist fein. *Dresden* von dem vorteilhaft bekannten Kunst- und Kulturhistoriker Cornelius Gurlitt, ist eine historische Arbeit von großem Werte, in dem man erst das volle Verständnis für Werden und Wesen dieser einzigartigen deutschen Stadt schöpfen kann.

* * *

Von den Programmen der Luxemburger höheren Unterrichts-anstalten ist einzig allein das Programm des Luxemburger Gymna-siums für uns von Interesse. Es enthält eine Arbeit von Professor Jakob Meyers über „die Aufgaben der Litteraturgeschichte, mit besonderer Berücksichtigung der deutschen Literaturgeschichte an unseren Oberkursen.“ Ohne im geringsten zu schmeicheln: Die

Programmarbeit von Prof. Meyers ist tüchtig und lebendig geschrieben, aus der Liebe zur Sache geboren und für einen Geistlichen überraschend frei und unparteiisch. Sie enthält die Angabe erfreulicher neuer Möglichkeiten, und man spürt an ihr das Wehen ernstesten Strebens zur Besserung. Das ist wichtig: Die Reform des deutschen Unterrichtes an unseren Gymnasien ist eine Lebensfrage.

In den Meyersschen Gedankengängen sind aber einige Bedenken zu kurz gekommen. Ist die Litteraturgeschichte wirklich so wichtig? Und ist sie von so hohem erzieherischem Werte? Wenn sie nicht einen außerordentlich guten Vertreter hat, ist sie das sicherste Erziehungsmittel zur Verständnislosigkeit gegenüber der dichterischen Produktion. Auch der deutsche Sprachunterricht kann und sollte induktiv betrieben werden. Kein Lesebuch, aber Anthologien, dramatische und epische Klassenlektüre, im Anschluß an die Dichtung nur Biographie und einige Charakteristik. Sind so die Schüler mit den Hauptvertretern alter und moderner Dichtung bekannt gemacht worden, genügt als Litteraturgeschichte eine kurze allgemeinverständliche Darstellung der litterarischen Strömungen.

FRANZ CLEMENT.

Unsere Leser hatten diesmal eine unangenehme Wartezeit zu überwinden. Zuerst die Verlegung der Erscheinungszeit vom 21. auf den folgenden ersten. Dann eine mehrtägige Verspätung, die durch die plötzliche Erkrankung des für diese Nummer mit der Leitung betrauten Redaktionsmitgliedes verursacht wurde. Wir werden deshalb für die nächsten Nummern um so pünktlicher sein.

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

Case à louer

Véritable
LIQUEUR BERNARDINE



de l'Hermitage Saint-Sauveur

ROSIERS

PRODUCTION ANNUELLE
2,000,000 DE ROSIERS
CATALOGUES & BROCHURES
□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

GEMEN & BOURG CULTIVATEURS DE ROSIERS
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersburg — St. Louis — Milan — Turin —
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

ANTÉE

Revue mensuelle de littérature.

Le numéro, 60 centimes L'abonnement, 6 francs l'an

COLLABORATEURS RÉGULIERS

MM. Michel Arnauld, André Gide, Albert Giraud, Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Maurice Wilmottz, Remy de Gourmont, Maurice Denis, Jacques-E. Blanche, Jacques Copeau, Lucien Jean, Henri Vandeputte, Joseph Bossi et Eugène Montfort.

ARTHUR HERBERT Ld, éditeurs, Porte Sainte Catherine, BRUGES.

Numéro spécimen envoyé sur commande.



Le Mercure de France
Le Semeur
Le Pays Lorrain
Vers et Prose



Antée
La Belgique artistique
et littéraire
Le Beffroi.

Zur Lektüre empfohlen :

März
Neue Rundschau



Die Gegenwart
Süddeutsche Monatshefte

Die Schaubühne

TARIF DE LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

UNE PAGE	75 Fr.
UNE DEMI PAGE	40 "
UN $\frac{1}{3}$ DE PAGE	30 "
UN $\frac{1}{4}$ DE PAGE	25 "
LA LIGNE.....	5 "

Ces prix s'entendent pour une année, douze fascicules, tirés chacun à 600 exemplaires minimum.

FLOREÁL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît le 21 de chaque mois
sur 64-96 pages

erscheint am 21. jedes Monats
64-96 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art

Philosophie — Histoire — Sociologie

Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises

Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Eugène Forman

Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Falgen

Batty Weber — Nicolas Welter

	1 an. 1 Jahr.	6 M.	3 M.
Abonnements } Abonnementspreise }	10 fr.	5 fr.	3 fr.

Pour la publicité on traite à forfait.

FLOREÁL ne publie que de l'inédit.

LES CAVES DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille	fr. 1.15
Margaux 1897.....	”	” 2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	” 1.75
Hermitage 1899.....	”	” 3.75
Périnet & fils 1895..	”	” 10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	” 11.25
Wormeldange A 1904.....	”	” 1.15
Piesporter 1904.....	”	” 2.10
König Johannberger 1904....	”	” 3.00

Envoi sur demande du catalogue complet.